

Deleuze – Spinoza, Les Vitesses de la pensée, 5- Cours du 6 janvier 1981

Transcription : Partie 1, Thomas Harlay et Jean-Charles Jarrell (durée = 1 : 02 :04) ;  
transcription augmentée, Charles J. Stivale

Bon, un silence de marbre... [Rires] Alors, on continue à aller très doucement parce que, pour suivre votre propre lecture... [Rires] L'idée même que ça vous fasse rire, c'est très très inquiétant... Et aujourd'hui, je voudrais vraiment aller presque par numéros, pour que vous compreniez la succession des problèmes. Et je dis donc, premièrement, voilà... Premièrement, pour aujourd'hui, et bien... forcément : où en sommes-nous ? Ça va être très rapide, où nous en sommes... [1 :00]

Finalement, on a acquis vaguement, au niveau... vous voyez, on est en train de chercher, depuis plusieurs fois, quel est le statut des modes, puisque le statut des modes, c'est vraiment ça qui constitue l'*Éthique*. Bon, et bien, on commence à apercevoir, même confusément, un certain statut de ce que Spinoza appelle les modes, c'est-à-dire vous, ou moi, ou la table, ou n'importe quoi. C'est-à-dire : le mode, c'est ce qui est. C'est « l'étant ». Le statut de tout « étant », finalement, c'est quoi ? Imaginons... Parce qu'on ne sait pas encore si c'est vrai, tout ce que nous dit Spinoza... C'est évident que c'est vrai ! C'est tellement beau, tellement profond, c'est vrai ! Ça ne peut pas être autrement, ça se passe comme il dit, quoi, les choses... Or, comment il dit que ça se passe ? Et bien, il dit que ce qui constitue une chose, c'est finalement un ensemble extrêmement [2 :00] complexe de rapports.

J'insiste sur la nécessité d'aller lentement, parce qu'il faudrait presque qu'à chaque phrase on se dise : Ah bon ? Ben oui, mais ce n'est pas formidable ce qu'il dit, là... ça a été dit, déjà, tout ça... Et puis qu'on pressente aussi que ce n'est pas vrai... Ce qu'il en tire, c'est quelque chose d'absolument nouveau, de très, très curieux. Il dit : Vous comprenez, un corps, ou une chose, ou n'importe quoi, ou un animal, ou vous, ou moi, chacun de nous est constitué par un ensemble de rapports. Appelons ces rapports : rapports constitutifs. Là, je le dis par commodité, ce n'est pas un mot qu'il emploie, mais je dis : des rapports constitutifs. Ces rapports -on a vu, et c'était très vague... on les a baptisés d'après les expressions même de Spinoza, mais on ne sait pas encore ce que ça veut dire : rapports de mouvement et de repos, et de repos. Entre quoi s'établissent ces rapports ? Des rapports impliquent [3 :00] des termes. On reste toujours très dans le vague, pour le moment. -- Lui dirait : entre particules. Nous, notre vocabulaire s'est enrichi depuis, on pourrait dire : c'est des rapports entre molécules, et puis composantes de molécules, finalement on tomberait aussi sur « rapports entre des particules ». On ne sait pas encore du tout d'où viennent ces particules. Ça, on n'a pas vu, on procède par ordre. Donc je suis constitué par un ensemble de rapports dits constitutifs, rapports de mouvement et de repos qui s'établissent entre particules.

Qu'est-ce que ça veut dire un ensemble de rapports ? Ça veut dire que mes rapports constitutifs sont les miens, en quel sens ? Il n'y a pas encore de « moi ». Qu'est-ce que ça veut dire, « moi » ? Donc, qu'est-ce qui va définir l'ensemble des rapports constitutifs de telle chose comme [4 :00] un ensemble « un », lorsque je dis un corps. Là, on n'a pas le

choix... Il faut bien que d'une certaine manière, ce que j'appelle « mes rapports constitutifs » ne cessent de se composer les uns les autres, et de se décomposer les uns dans les autres, c'est-à-dire : ils ne cessent de passer les uns dans les autres dans les deux sens, dans le sens d'une plus grande complexité, et dans le sens d'une analyse, d'une décomposition. Et si je peux dire : ce sont mes rapports constitutifs, c'est parce qu'il y a ce mode de pénétration des rapports, d'interpénétration des rapports, tels que mes rapports les plus simples ne cessent de se composer entre eux pour former mes rapports les plus complexes, et mes rapports les plus complexes ne cessent de se décomposer les uns les autres au profit des plus simples. [5 :00] Il y a une espèce de circulation qui va définir ou qui va être définie par l'ensemble des rapports qui me constituent.

Je prends un exemple d'après une lettre de Spinoza, pas une lettre à Blyenbergh, d'après une lettre à quelqu'un d'autre, je crois que c'est la lettre 32, c'est la seule page de Spinoza où il ... -- Ben, non, ce n'est pas 32... Si, c'est 32 -- C'est un texte où il va assez loin dans l'analyse des rapports, oui c'est 32 : lettre à Oldenburg. Il prend l'exemple du sang et il dit : Eh bien voilà, classiquement, on dit que le sang a deux parties, le chyle et la lymphe. Aujourd'hui, on ne dit plus ça, [6 :00] mais cela n'a aucune importance. Ce que la biologie du 17ème siècle appelle le chyle et la lymphe, ça n'est plus ce qu'on appelle aujourd'hui le chyle et la lymphe, ce n'est pas grave. En gros, si vous voulez, pour une grossière analogie, disons que le chyle et la lymphe, c'est un peu comme globule blanc et globule rouge. Alors, très bien, le sang a deux composantes : le chyle et la lymphe. Comprenez ce que ça veut dire... Et là-dessus, il explique... Bien... Je dirais : le chyle et la lymphe sont eux-mêmes deux systèmes de rapports entre particules. Ce n'est pas des corps simples, il n'y a pas de corps simples. Les corps simples, c'est les particules, c'est tout. Mais lorsque je qualifie un ensemble de particules en disant : ça c'est du chyle et ça c'est de la lymphe, c'est que j'ai déjà défini un ensemble de rapports. [7 :00] Donc le chyle et la lymphe, c'est, déjà, deux ensembles de rapports. Ils se composent l'un l'autre, ils sont de telles natures qu'ils se composent, pour former un troisième rapport. Ce troisième rapport, je l'appelle « sang ».

Donc, le sang sera, si vous voulez, un corps de seconde puissance, si j'appelle chyle et lymphe corps de première puissance -- c'est arbitraire, parce que je commence là. -- Je dirai le chyle et la lymphe : corps de première puissance. Ils sont définis par : un rapport de mouvement et de repos chacun. Ces rapports conviennent. Vous voyez ce que ça veut dire : deux rapports conviennent lorsqu'ils se composent directement, l'un avec l'autre. Ces deux rapports conviennent. Bon, s'ils conviennent, [8 :00] ils se composent directement. S'ils se composent directement, ils composent un troisième rapport, plus complexe. Ce troisième rapport plus complexe, appelons-le « corps de seconde puissance ». Ce sera le sang. Mon sang. Après tout, mon sang, ce n'est pas celui du voisin.

Mon sang à son tour, corps de seconde puissance, se compose directement avec d'autres éléments organiques. Par exemple avec mes tissus qui, eux, sont aussi des corps, les tissus... Ils se composent directement avec des tissus, des corps-tissus, pour donner un corps de troisième puissance, à savoir : [9 :00] mes muscles irrigués -- les jours où ils le sont -- Vous me suivez ? Et cætera et cætera... Je peux dire que, à la limite, je suis un

corps de « n » puissances. Or, qu'est-ce qui assure, finalement, ma durée ? Ce qui assure ma durée, c'est-à-dire ma persistance... Car une telle conception des corps implique qu'ils vont être définis par la persistance. Vous voyez déjà où le thème de la durée peut s'accrocher concrètement... C'est curieux comme c'est très concret, tout ça... C'est une théorie du corps très simple, très sûre d'elle...

La persistance, c'est quoi ? Le fait que je persévère, la persévérance... Je persévère en moi-même. [10 :00] Je persévère en moi-même pour autant que cet ensemble de rapports de rapports, qui me constitue, est tel que les rapports les plus complexes ne cessent de passer dans les moins complexes, et les moins complexes ne cessent de reconstituer les plus complexes. Il y a une circulation des rapports. Et en effet, ils ne cessent pas de se défaire, de se refaire. Par exemple, je prends des notions vraiment élémentaires de biologie actuelle, je ne cesse pas de refaire de l'os. C'est-à-dire, l'os, c'est un système de rapports de mouvements et de repos. Vous me direz qu'on ne voit pas tellement que ça bouge, sauf dans le mouvement volontaire... Mais oui, si, ça bouge, ça bouge, c'est un système de rapports de mouvements et de repos entre particules. [11 :00]

Mais ce rapport, il ne cesse pas de se défaire. J'emprunte des réserves à mes os, j'emprunte des réserves minérales à mes os, tout le temps... Il faut imaginer l'os en durée, et pas en spatialité. En spatialité, ce n'est rien, c'est un squelette, c'est de la mort. Mais l'os en persévérance, en durée, c'est simplement ceci : c'est que le rapport de mouvement et de repos entre particules que l'os représente ne cesse de se défaire, à savoir : j'emprunte les réserves minérales de mes os pour survivre, et de se refaire, à savoir : les os empruntent aux aliments que j'absorbe des réserves minérales de reconstitution. Donc, l'organisme, c'est un phénomène de durée, beaucoup plus que de spatialité. Et, vous voyez, ce que je vais appeler persévérance, ou durée, au moins j'ai une première définition spinozienne, spinoziste, de la persévérance. [12 :00]

Et c'est pour ça que vous remarquez -- ça j'y fais allusion pour ceux qui avaient suivi ce moment --, dans les problèmes que Comtesse avait soulevés [*lors de la séance du 16 décembre 1980*], moi je disais : mon cheminement serait de comprendre, une fois dit que dans Spinoza apparaît constamment la formule « tendance à persévérer dans l'être », je disais : moi je ne peux comprendre « tendance » que comme survenant en seconde détermination conceptuelle. L'idée de persévérance chez Spinoza est première par rapport à celle de « tendance à persévérer ». Comment la persévérance va-t-elle devenir une « tendance à persévérer », il me semble que c'est comme ça qu'on peut poser le problème.

Mais, si j'avais bien compris -- là on y reviendra quand j'en aurais fini avec tout ça --, un autre point de vue peut être le point de vue de Comtesse, qui lui tendrait à dire : ah ben non, dans « conatus », dans « tendre à persévérer », ce qui est fondamental, c'est « tendance », et pas « persévérance ». Ça peut être un point de vue [13 :00] de lecture très légitime, qui donnerait une lecture un peu différente, je suppose, pas opposée, mais un peu différente... Mais pour moi, si vous voulez, je suis ainsi fait - je ne sais pas, chacun ses modes de lecture-, que je comprends que dans l'expression « tendre à persévérer dans l'être », je comprends « persévérer » avant d'avoir compris « tendance ». Et je dis, la

persévérance, vous voyez bien ce que c'est... C'est autant qu'un organisme dure, si peu qu'il dure, c'est le fait qu'il dure essentiellement. Et pourquoi dure-t-il essentiellement ? Parce qu'il ne peut être défini par un ensemble de rapports de mouvements et de repos que si ces rapports de mouvements et de repos ne cessent de passer les uns dans les autres, de se décomposer et de se recomposer. Et c'est ça la persévérance, c'est cette communication des rapports.

Alors, c'est toujours là où nous en sommes... Mais là-dessus, vous comprenez que je viens d'essayer de définir une espèce de persévérance, [14 :00] ou, je pourrais dire, de « consistance » de chaque chose. Je dirais chaque chose consiste ou persévère dans la mesure où les rapports qui la constituent ne cessent de passer les uns dans les autres, c'est-à-dire de se décomposer du plus complexe au plus simple, et de se recomposer du plus simple au plus complexe. Et voilà ! Du coup, j'ai une certaine autonomie de ce que j'appelle « une chose », j'ai défini le « un » d'une chose. En quoi une chose est-elle une ? C'est une définition, il me semble, originale de « une ».

Vous voyez, en effet, pourquoi il est forcé de dire ça, Spinoza ? C'est pour notre joie qu'il fait tout ça ! Mais pourquoi il est forcé ? Il n'a pas le choix, d'une certaine manière puisqu'en définissant les choses, les êtres, les « étant », comme des modes, il s'est interdit de les considérer comme des substances. [15 :00] Donc leur unité, l'unité de chaque chose, il ne peut pas la définir de manière substantielle. Donc son issue, c'est qu'il va la définir comme système de rapports, c'est-à-dire le contraire d'une substance. Et sa force, c'est d'arriver si simplement, avec vraiment une grande sobriété, une grande simplicité, à nous dire ce que peut vouloir dire « un » au niveau d'un ensemble de rapports multiples. Chaque chose est constituée par un ensemble de rapports multiples. « Ah bon ! Mais en quoi est-elle une ? » Ce n'est pas difficile, réponse très stricte et très rigoureuse : ses rapports ne cessent de passer les uns dans les autres, c'est-à-dire de se décomposer et de se recomposer. C'est ça qui fait le « un » de « une chose ».

Alors, alors, [16 :00] alors, toujours dans ce premierement, où nous en sommes ? Mais cette chose, elle baigne dans un milieu lui-même modal, pas substantiel, un milieu modal d'autres choses. Il y a d'autres choses, il n'y a pas une seule chose. Pourquoi il n'y a pas un seul mode ? Vous avez déjà deviné, c'est parce que s'il y avait un seul mode, ce serait la substance. S'il y avait un seul « étant », ce serait l'Être. Il faut bien qu'il y ait des "étant", il faut qu'il y ait des modes, une infinité infinie de modes, puisque l'Être se dit de la substance... oh, pardon : l'Être se dit de l'étant, l'Être se dit du mode. Mais le mode, lui, est multiple. Donc, il y a d'autres choses et ces autres choses, il y en a qui me sont complètement [17 :00] étrangères, avec lesquelles je n'ai rien à faire, mais il y en a qui agissent sur moi. Et ces autres choses, elles sont exactement comme moi, elles aussi pour leurs comptes, elles sont systèmes de rapports qui passent les uns dans les autres, ce par quoi la chose, toute chose persévère. Que toute chose persévère, c'est vrai de tout. Il n'y a pas que les organismes, c'est vrai de tout : la table persévère. Et la table aussi, elle est système de rapports de mouvements et de repos qui passent les uns dans les autres, ce par quoi je dis « une » table. Bien... Donc, il y a d'autres choses qui agissent sur moi.

Eh bien, parmi ces choses, de mon point de vue -- vous voyez ce que ça veut dire « mon point de vue », quel est mon point de vue ? Pourquoi je peux parler déjà de mon point de vue ? -- Mon point de vue, on vient de le définir, c'est [18 :00] le point de vue de ma persévérance. C'est-à-dire, mon point de vue, c'est le point de vue de l'ensemble des rapports qui me composent, et qui ne cessent de se décomposer les uns dans les autres, et de se recomposer les uns les autres. C'est ça mon point de vue. De mon point de vue, je dirai que certaines de ces choses extérieures me sont bonnes - sont bonnes, ou me sont bonnes c'est pareil -, et que d'autres me sont mauvaises. Ou, mot encore employé par Spinoza, que certaines me conviennent, que d'autres me disconviennent. Je vis sur le mode de : « Tiens, ça, ça me convient... Ah non, ça, ça ne me convient pas... »

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas des jugements de goût « ça me convient, ça ne me convient pas ». Qu'est-ce qu'une chose mauvaise ? Une chose mauvaise, c'est une chose [19 :00] dont le rapport décompose tout ou partie de mes rapports constituants. [Pause] C'est-à-dire : elle force mes particules à prendre un tout autre rapport qui ne correspond pas à mon ensemble. Ça, c'est mauvais, c'est poison ! J'ai le modèle du poison, là, dès le début : le poison décompose un de mes rapports constituants, il détruit un de mes rapports constituants, par là même il est mauvais.

Vous voyez que déjà, il faudrait dire : Ah bien oui, [20 :00] on prend « décomposer » en deux sens, puisque du point de vue de la persévérance, les rapports qui me constituent ne cessent de se décomposer et de se recomposer. Mais ça veut dire : le rapport complexe passe dans les rapports simples, et les rapports simples redonnent le rapport complexe. Tandis que l'autre décomposition, lorsque le poison agit sur moi, là c'est une décomposition d'un type tout à fait différent, à savoir : un de mes rapports est détruit, ou bien à la limite tous mes rapports sont détruits. C'est-à-dire : mes particules prennent de tout autres rapports. [Pause] En d'autres termes, je suis malade ou je meurs.

On a donc une définition assez stricte, même très stricte, du « mauvais ». Est mauvais... [21 :00] Une chose ne peut être dite mauvaise que d'un certain point de vue, c'est-à-dire du point de vue du corps dont la chose décompose un rapport. Donc, lorsque Spinoza disait : « Eh bien, ce n'est pas difficile, Dieu n'a absolument rien défendu à Adam, Dieu a simplement révélé à Adam que si Adam mangeait du fruit, Adam serait empoisonné », vous voyez ce que ça veut dire en toute rigueur spinoziste... Ça veut dire : Dieu a révélé à Adam que s'il mangeait du fruit, un de ses rapports, ou même tous ses rapports constituants, seraient décomposés. Ce ne serait plus jamais le même Adam. Ce ne serait plus le même... Comme quand on a subi [22 :00] une épreuve, ou qu'on est passé par un poison violent, et que l'on dit : « ah non ! Je ne serai plus jamais le même ! » Voilà, ça c'est le mauvais !

Vous comprenez du coup ce que c'est que le « bon ». Le bon : sera dite bonne, toute chose dont le ou les rapports se composent directement -- j'insiste sur l'importance de directement -- directement avec les miens, directement ou avec peu d'intermédiaires. [Pause] Par exemple, là -- mais peut-être cet exemple nous entraînera dans un autre, dans une analyse plus subtile, tout à l'heure --, je respire, l'air est bon pour moi. Quel air d'abord ? Quel air ? [23 :00] Ça dépend. Mettons... En gros, l'air est bon pour moi. Ça

veut dire quoi ? Ça veut dire que le rapport constituant de l'air se compose - je mets entre guillemets, « directement » -- avec un de mes rapports constituants. Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? En fait, ce n'est pas si simple que ça ! Mais vous voyez, ce que veut dire, quand même... c'est pour que vous pressentiez ce que veut dire « directement ». Pas si simple que ça, parce que mon rapport constituant en question, par rapport à l'air, c'est quoi ? C'est le rapport constituant qui va définir les poumons.

Par rapport à l'air, ce rapport constituant, ce rapport que j'appelle par commodité "pulmonaire", les poumons, c'est un système de rapports de mouvements et de repos entre particules. Eh bien, [24 :00] les poumons respirent, ça veut dire : ils décomposent le rapport constituant de l'air. Ils le décomposent pourquoi ? Pour s'approprier la partie de l'air qui leur convient, mettons, pour ne pas compliquer, l'oxygène. Si je suis un poisson et que j'ai des branchies, là c'est avec de l'eau, c'est l'eau qui me convient. Parce que les branchies, c'est un autre système de rapports de mouvement et de repos, qui est capable de décomposer le rapport constituant de l'eau pour en extraire l'oxygène. Mais moi je ne suis pas capable. Bien plus -- là on voit que les choses sont extrêmement individuelles -- tout dépend de l'état de vos poumons. Est-ce que vous pouvez supporter un air avec fort oxygène, [25 :00] avec grande proportion d'oxygène ? Il y a des cas où vous ne pouvez pas supporter. Trop d'oxygène, ça veut dire quoi, ça ? Trop d'oxygène, ça va être une chose bizarre... C'est que dans un air trop chargé d'oxygène, vous ne pouvez pas faire - dans certains cas, je dis dans certains cas -- vous ne pouvez pas faire votre extraction. Vous voyez, c'est tout un monde des modes qui est extrêmement varié.

Mais vous voyez ce que veut dire « bon », en gros... Est mauvais ce dont le rapport décompose le plus directement possible un de mes rapports. Est bon ce dont le rapport se compose le plus directement possible, assez directement, avec un de mes rapports. Très bien. La différence entre l'aliment et un poison, c'est ça. L'arsenic, [26 :00] mettons -- je reviens à cet exemple, puisqu'il y a un texte de Spinoza sur le fruit qui agit comme poison, un autre texte sur le sang -- Prenez un poison qui décompose le sang. On voit comment il agit. Je disais, dans l'état de santé vous avez chyle-lymphe, qui ne cessent de composer le sang, le sang qui ne cesse de se décomposer en chyle-lymphe, chyle-lymphe qui reconstituent le sang. Très bien... Lorsque vous absorbez un poison qui décompose le sang, voilà que le rapport constituant du sang, il est détruit ! Par exemple, excès de globules blancs, tout ce que vous voulez... Enfin... Vous pouvez vous-même inventer les exemples...

Alors voilà. Il faudrait que ça, ce soit très clair, parce que si ça ce n'est pas très clair, ça, c'est... Mais ce n'est que le résumé de ce à quoi on était arrivé comme statut du mode. Vous voyez, c'est très fort [27 :00] de définir une chose comme un... vraiment, un complexe de relations. Vous me direz, d'une certaine manière, ça va de soi. Ça va de soi, mais ça implique un tel choix... Vous comprenez toute l'idée de l'arrière-tête, à savoir « les autres », tout ce qu'il y a comme sous-entendus... Les autres philosophes ont cru qu'ils ne pouvaient définir l'individu que comme substantiel. Et Spinoza nous dit : mais pas du tout, l'individu, ce n'est pas une substance... Ça, d'Aristote à Descartes, il y a au moins un point commun. Ils varient tous sur la compréhension et la définition de la substance, mais d'Aristote à Descartes, l'accord est absolu - y compris Leibniz après

Descartes. Jusqu'à Leibniz, l'accord de la tradition philosophique - je ne dis pas qu'il n'y avait pas [28 :00] des penseurs étranges qui déjà avaient mis ce point en question - considérait qu'on ne pouvait définir un, un corps, que par référence à la catégorie de substance, un individu que par la substance.

Question : Et chez Spinoza, est-ce qu'on peut dire que la substance ou le substrat supporte les relations, les rapports (Deleuze : Non !), ou bien que les relations soient antérieures à la substance ?

Deleuze : Non, ni l'un ni l'autre. À mon avis, ni l'un ni l'autre. Non. Il faudra une forme de relation complètement originale, qui sera la relation de la substance et des modes. Mais ça, on ne pourra le voir que quand on passera au versant ontologique, puisque là c'est l'*Éthique*. Oui, ça c'est une bonne question, quel sera le rapport de la substance et des modes ? Mais ça dépasse de loin ce que je suis en train de ...

Question : [*Inaudible*] [29 :00]

Deleuze : [Lettre] 32. Sur le sang, oui... Oui, très belle lettre, où il parle de l'unité de la Nature, puisqu'à la limite, il n'y a qu'une seule et même Nature, la Nature étant l'infinité des rapports qui passent les uns dans les autres. Donc, c'est ça la Nature avec un grand « N ».

Bon, je passe à mon deuxième point. Il va aller très vite, lui... Je viens de dire : il y a deux sortes de décomposition lorsque je dis « un rapport est décomposé ». Il y a une décomposition-circulation, qui celle-là est bonne et appartient à la persévérance. Encore une fois, mes rapports complexes ne cessent de se décomposer, en même temps que mes rapports simples ne cessent de [30 :00] recomposer des rapports complexes. Donc c'est une décomposition-recomposition, qui appartient à la persévérance. C'est une décomposition-circulation. Mais on a vu que lorsque je dis : « le poison décompose un de mes rapports », il ne s'agit plus de ça du tout, il s'agit d'une décomposition-destruction. Un de mes rapports est détruit par le rapport constitutif du poison. Par exemple, mon sang qui est défini par un rapport, et bien... voilà ! Vous me suivez ?

Qu'est-ce que ça veut dire « un rapport est détruit » ? Hein, qu'est-ce que ça veut dire ? Eh bien, c'est très rigolo, chez Spinoza, c'est... il ne le dit pas, mais c'est comme s'il le disait. Il y a des choses, [31 :00] il faut les savoir par cœur. Ce serait très bon de savoir par cœur l'*Éthique*. Apprenez-là par cœur [*Rires*]. Si ! S'il y a des textes qu'on apprend par cœur, s'il y en a un en philosophie, c'est l'*Éthique*. Apprendre Kant par cœur, aucun sens ! Ça ne sert à rien. Apprendre par cœur Spinoza, ça sert pour la vie. Vous vous dites, dans chaque condition de la vie, vous vous dites « ah bon... à quelle proposition ça renvoie, ça ? » Et il y en a toujours une, dans Spinoza. Donc, ça peut vous servir beaucoup.

Alors, bon ! Un de mes rapports est détruit, qu'est-ce que ça veut dire ? Très rigoureusement, ça veut dire ceci. Comment un rapport peut-il être détruit ? Je ne vois pas, après tout... Et en effet, là on va faire quand même une remarque très importante,

peut-être. [32 :00] Un rapport... Ce qui peut être détruit, c'est les termes d'un rapport. Mais un rapport, où c'est ? Comment ça pourrait être détruit ? Où c'est un rapport ? Si je dis : Pierre est plus petit que Paul... c'est un rapport, « Pierre est plus petit que Paul », hein ? Je vois bien que Pierre ou Paul, ils peuvent être détruits, à supposer qu'ils ne soient pas eux-mêmes des rapports. Mais « plus petit que », comment ça pourrait être détruit, un truc comme ça ? Comment une relation pourrait-elle être détruite ?

Vous voyez, c'est un abîme, ça... [Pause] Ça ne peut pas être détruit, une relation. Pourquoi une relation, ça ne peut pas être détruit ? Réponse très simple, c'est parce que comme chacun de vous le sait et le vit : une relation, un rapport, c'est une vérité [33 :00] éternelle. Une vérité éternelle, ça ne peut pas être détruit...  $2 + 2 = 4$ , ça c'est un rapport.  $2 + 2 = 4$  c'est un complexe de rapports, puisque  $2 + 2 = 4$  c'est l'affirmation qu'il y a un rapport d'égalité entre deux rapports : le rapport de  $2 + 2$  et le rapport de 4. Donc c'est un rapport entre deux rapports. Ça ne peut pas être détruit ! Les vérités éternelles sont indestructibles ! Pierre et Paul peuvent mourir, il n'en reste pas moins éternellement vrai que Pierre aura été plus petit que Paul.

Alors, qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Une chose très simple... ça veut dire, nécessairement -- [34 :00] C'est par commodité qu'on dit qu'un rapport est détruit, manière de parler ; il faut bien parler comme ça, sinon on s'encombre -- Mais en réalité, ça veut dire « un rapport cesse d'être effectué ». Il n'est pas détruit, il cesse d'être effectué. C'est très important pour ce que Spinoza appellera la vie éternelle, quand il nous apprendra que nous sommes éternels. Ce que je suis en train de dire, c'est donc uniquement pour lancer un certain thème de l'éternité. En fait, lorsque je dis « un de mes rapports est détruit », ça veut uniquement dire, ça ne peut pas vouloir dire autre chose que : un de mes rapports cesse d'être effectué.

Ça veut dire quoi, effectuer un rapport ? Effectuer un rapport, c'est très simple... Un rapport est effectué lorsque sont présents, [35 :00] lorsque se présentent les termes entre lesquels le rapport s'établit avec vérité. Si je dis « plus petit que », j'ai énoncé un rapport, mais c'est un rapport vide. J'effectue le rapport lorsque je trouve ou présente deux termes qui sont l'un avec l'autre dans la relation conforme au rapport « plus petit que ». C'est pourquoi l'on peut faire une logique des relations. Une logique des relations a toujours été considérée comme distincte de ce qu'on appelle une logique de l'attribution, la logique de l'attribution étant le rapport de la qualité à la substance. Je dis « le ciel est bleu », [36 :00] à première vue... -- je ne suis pas sûr qu'il y ait une logique de l'attribution, peut-être il n'y en a pas -- Mais à première vue, lorsque je dis « le ciel est bleu », j'attribue une qualité ou un prédicat à un sujet. Le sujet, c'est le ciel, bleu c'est la qualité, ou le prédicat. Et, comment est-ce que je peux dire « le ciel est bleu » ? Ça c'est le problème de la logique de l'attribution.

Qu'est-ce que ça veut dire : comment est-ce que je peux dire « le ciel est bleu » ? C'est que ça ne va pas de soi. D'une certaine manière, quand je dis « le ciel est bleu », je dis « A est B ». C'est bizarre ; comment, de quel droit puis-je dire « A est B » ? C'est un problème... Je veux dire que toutes sortes de logiques sont des logiques de l'attribution, dans la mesure où c'est ça le problème qu'elle posent. Mais comprenez que lorsque je dis



« Pierre est plus petit que Paul », [37 :00] « plus petit que » n'est pas une qualité de Pierre. La preuve, c'est que Pierre qui est plus petit que Paul, il est plus grand que Jules. La relation n'est pas une qualité attribuable à la chose. Même au niveau du sentiment, vous sentez bien que c'est un autre domaine, le domaine des relations. D'où : la possibilité d'une logique des relations n'a jamais cessé historiquement, dans l'histoire de la logique de la philosophie, n'a jamais cessé historiquement de taquiner, de tourmenter la logique de la substance ou de l'attribution.

Que faire des relations du point de vue d'une logique de la substance ? C'est que les relations, elles vont poser des problèmes ... Je ne peux pas dire, encore une fois, que « plus petit que Pierre » [38 :00] soit un attribut ou une qualité de Paul. C'est autre chose... Irréductibilité des relations "égalité"... C'est un drame ! Dès lors, comment penser ? C'est ça qui a porté un grand coup à ce qu'on pourrait appeler le substantialisme. Vous comprenez, au contraire, que Spinoza, il serait particulièrement à l'aise dans une logique des relations, puisque justement, il n'a pas défini les corps comme substance. Lorsque j'ai défini les corps comme substance, je me trouve devant un sacré problème. Comment penser les relations entre les corps ? Au moins, Spinoza, il s'est mis dans des problèmes très étranges, en refusant que les corps soient des substances, mais, dès lors, il s'évite certains problèmes. Les relations pour lui, c'est au contraire le domaine qui va le plus de soi. Nous sommes des paquets de relations, chacun de nous est un [39 :00] paquet de relations. Donc, ce n'est pas les relations qui l'étonnent, lui...

Dès lors, encore une fois, « un de mes rapports est détruit », ça veut dire « il cesse d'être effectué ». Qu'est-ce qui effectue mes rapports ? On a vu la réponse, encore très insuffisante puisque je n'ai pas analysé -- et ce n'est pas pour aujourd'hui que je vais analyser ça. -- De toute manière, il nous dit quelque chose pour le moment d'aussi vague que : ce qui effectue des rapports, de toute manière, c'est des particules, des particules plus ou moins complexes. Et les particules, qu'est-ce qu'elles sont ? Vous sentez, elles-mêmes, qu'alors ce n'est rien d'autre, à la limite, que des supports de relations. Évidemment, elles n'ont pas d'intériorité, les particules, elles sont uniquement supports de relations, termes de relations, termes de relations variables. [40 :00] Si bien qu'on pourrait presque faire une logique très formelle de la relation chez Spinoza. Mais enfin, ce serait autre chose...

Eh bien, eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ? Des particules qui effectuaient un de mes rapports ne l'effectuent plus... Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ça ? Ça devient limpide ! Elles ne l'effectuent plus, évidemment, évidemment qu'elles ne l'effectuent plus... Pourquoi elles ne l'effectuent plus ? Elles ne l'effectuent plus parce qu'elles ont été déterminées à rentrer sous un autre rapport, incompatible avec le mien. Donc, elles n'effectuent plus mon rapport, elles en ont pris un autre. Et le nouveau rapport qu'elles ont pris n'est pas compatible, c'est-à-dire, il ne circule pas avec les miens. Exemple : l'arsenic, toujours. L'arsenic décompose [41 :00] mon sang... Bon, ça veut dire quoi ? Les particules de mon sang, qui constituaient mon sang en tant qu'elles entraient sous tel rapport -- le rapport constitutif de mon sang, qui était lui-même un rapport de mouvement et de repos entre ces particules --, eh bien, voilà que, sous l'action de l'arsenic, ces particules sont déterminées à prendre un autre rapport. Or, le nouveau rapport qu'elles

ont pris ne circule pas avec les miens, ne se compose pas avec les miens. Et je peux dire : « Oh mon Dieu, je n'ai plus de sang ! » Peu après, je meurs. J'ai mangé la pomme. Vous voyez...

Bon, cette deuxième [42 :00] remarque avait uniquement pour but de dire « attention ! » Qu'est-ce que veut dire « un rapport est détruit » ? Eh bien, ça n'empêche pas que les rapports ont des vérités éternelles. Mais, « un rapport est détruit », ça veut dire qu'il n'est plus effectué. Il n'y a plus de particules pour actualiser le rapport, c'est-à-dire pour fournir des termes au rapport. Actualiser le rapport, effectuer le rapport, c'est fournir des termes au rapport, termes tout relatifs, puisque ces termes seront des rapports à leur tour, mais des rapports d'une autre sorte. Si bien que tout rapport est rapport de rapports à l'infini, les termes étant simplement les termes relatifs à tel niveau de rapport. C'est une belle vision, belle vision du monde ! Ça manque de substance, précisément, plus de substance là-dedans. Voilà, [43 :00] mon deuxième point. Donc, lorsque je dirai par commodité « un de mes rapports est décomposé ou détruit », il n'y aura plus de problème. Je le dirai par commodité, parce que c'est plus rapide que dire « ce rapport n'est plus effectué par des particules ». Bon, jusque-là ça va, hein ? Jusque-là, c'est limpide. Très bien !

Troisième remarque. Ça va se compliquer... Ça va se compliquer, et ce n'est pas ma faute, il faut vraiment que ça se complique. Il faut que ça se complique, parce que je reviens à mon point de vue : ce qui définit ma persévérance, c'est l'ensemble des communications de rapports, à savoir qu'entre mes rapports constituants, ça ne cesse de communiquer. Et ça ne cesse de communiquer, ça veut dire que ça ne cesse de se décomposer [44 :00] du plus complexe au plus simple, et de se recomposer du plus simple au plus complexe. Je ne cesse de défaire mes os et de les refaire. Il y a une chronologie osseuse, beaucoup plus importante que la spatialité osseuse.

Eh bien, qu'est-ce que ça implique ça ? Ce système de la persévérance ou de la consistance, qu'est-ce que ça implique ? C'est là que ça implique une drôle de chose, parce que -- je fais une parenthèse -- Vous vous rappelez que, dans la longue introduction que j'ai faite pour situer ce problème, j'ai parlé d'une doctrine de Spinoza, le parallélisme [lors de la séance du 2 décembre 1980], et que j'avais dit des choses très simples sur le parallélisme -- je ne voulais pas le considérer pour lui-même -- j'avais dit des choses très, très élémentaires, du type : eh bien, vous comprenez, un corps, c'est [45 :00] un mode d'un attribut de la substance, cet attribut de la substance étant l'étendue. Un corps, c'est un mode de l'étendue.

Or, vous ou moi, ou toutes les choses que nous connaissons d'ailleurs, selon Spinoza, nous ne sommes pas seulement des corps. En fait, nous sommes des modes doubles. Nous sommes aussi des âmes. Et qu'est-ce que ça veut dire, une âme ? Ce n'est pas difficile, chez Spinoza, une âme, c'est un mode de la pensée. Un corps, c'est un mode de l'étendue, une âme, c'est un mode de la pensée. Et nous sommes indissolublement corps et âme. Spinoza va même jusqu'à dire « toute chose est animée », c'est-à-dire : tout corps a une âme.

Qu'est-ce que ça veut dire, [46 :00] tout corps a une âme ? Ça veut dire que, à tout mode de l'étendue « corps », correspond un mode de la pensée « âme ». Donc, je suis un corps dans l'étendue, mais je suis une âme dans la pensée, et la pensée est un attribut de Dieu, non moins que l'étendue est un attribut de Dieu. Donc, je suis âme et corps. Vous voyez, vous voyez, par parenthèse, la très belle vision de Spinoza, à savoir qu'il n'y a aucun problème de l'union de l'âme et du corps. Pourquoi ? Parce que l'âme et le corps, c'est strictement la même chose, sous deux attributs différents. L'âme et le corps, c'est la même modification, en deux modes. L'âme et le corps, c'est la même modification de la substance, [47 :00] en deux modes d'attributs différents. Ils se distinguent par l'attribut, mais c'est la même modification. J'appellerai « âme » une modification rapportée à l'attribut « pensée », et « corps » la même modification rapportée à l'attribut « étendue ». D'où l'idée d'un parallélisme de l'âme et du corps. Ce que le corps exprime dans l'attribut « étendue », l'âme l'exprime dans l'attribut « pensée ».

Si vous comprenez le moins du monde ça, à peine on comprend... C'est ça ce qu'il y a de gai dans la vie : c'est que dès que l'on comprend quelque chose, dès qu'on a évité un contresens, on risque de tomber dans un autre contresens ! *[Rires]* Car à peine on a compris ça, que pour Spinoza l'âme et le corps, c'était la même chose, et que l'âme et le corps exprimaient strictement la même chose, [48 :00] et qu'on risque d'avoir des difficultés à nouveau. Parce que, on a presque envie de dire : Ah bon ! Eh bien puisqu'un corps se définit par un ensemble de rapports de mouvement et de repos, une âme, elle aussi, aura des rapports de mouvement et de repos... *[Pause]*

Ecoutez-moi bien... On a très envie de dire ça ! Bien plus, Spinoza le dit parfois. Il le dit parfois. « Eh ben oui, il y a des parties de l'âme [49 :00] comme il y a des parties du corps, et les parties de l'âme entrent dans des rapports tout comme les parties du corps entrent dans des rapports ». Et il a raison de le dire, parce qu'il faut parler le plus simplement possible. Il y a des moments où il faut parler comme ça, quand ce n'est pas exactement ça le problème qu'on se pose... Ça va plus vite, ça permet de mieux cerner un autre problème. Mais pourquoi est-ce que sérieusement, en toute rigueur, il ne peut pas le dire ? Au point que même s'il le dit... Alors certes, on ne va pas se permettre de corriger Spinoza et de dire : là, il se trompe, il se trompe sur sa propre pensée... Je dis tout à fait autre chose, je dis : il peut avoir l'air de dire ça, il ne le dit pas vraiment. Il peut avoir l'air de dire ça pour une raison très simple, c'est pour aller plus vite, parce que le vrai problème qu'il pose dans ce texte-là est un autre problème. Mais en fait, il ne peut pas le dire [50 :00] en toute rigueur, pour une raison très simple -- là vous devriez déjà me donner la réponse d'avance -- Il ne peut pas le dire pour une raison très simple, c'est que mouvement et repos, c'est des modes de l'étendue. Ça appartient à l'étendue. Bien plus, je peux parler d'un mouvement de l'âme, mais c'est par métaphore... L'affaire de l'âme, ce n'est pas le mouvement. Le mouvement et le repos, c'est une pulsion des corps.

Donc, je peux dire -- comprenez-moi -- Je peux dire : en vertu du parallélisme, il doit y avoir dans la pensée quelque chose qui est à la pensée ce que le mouvement et le repos est à l'étendue. Mais je ne peux pas dire : il y a un mouvement et repos dans la pensée comme il y a un mouvement et repos dans l'étendue. Car mouvement et repos ne se disent pas de la pensée, [51 :00] ça se dit de l'étendue. En toute rigueur, je ne peux pas

conclure du mouvement et du repos, des rapports de mouvement et de repos tels qu'ils se présentent dans les corps situés dans l'étendue, je ne peux pas en conclure, en inférer, qu'il y a donc aussi des mouvements et des repos, des rapports de mouvements et de repos dans l'âme qui est située dans la pensée. Alors, même s'il le dit, même s'il a l'air de le dire, il ne le dit que pour rire -- enfin, vous me comprenez -- pour aller vite quand ce n'est pas le problème. Quand c'est le problème, il faudra bien qu'il dise autre chose.

Et qu'est-ce qu'il va pouvoir dire ? Eh bien, il nous dit une chose bien intéressante. Car je trouve dans le livre... [Pause] [52 :00] Livre quoi ? Dans l'*Éthique*, livre II, proposition 13, scholie (la partie qui s'appelle scholie), je lis ceci : [Pause] « Je dis en général »... Il précise... « Je dis en général », c'est une proposition générale. Qu'est-ce qu'il dit en général ? « Je dis en général que, plus un corps est apte par rapport aux autres à être actif ou passif... ». « Plus un corps est apte par rapport aux autres à être actif ou passif... ». [53 :00] Accordez-moi que ça veut dire : plus un corps est apte à être avec d'autres, dans des relations -- avec d'autres corps --, dans des relations de mouvement et de repos. C'est-à-dire plus un corps est apte à subir les effets d'un autre corps et d'être cause d'un effet sur les autres corps. Je suis actif si j'agis sur un autre corps, je suis passif si je reçois l'action d'un autre corps.

Donc, d'après ce qu'on a vu, cette aptitude à être actif ou passif, c'est exactement l'aptitude que j'ai à entrer en rapports avec des corps extérieurs, rapports de mouvement et de repos. Donc, je peux transformer la phrase sans aucune modification de fond : je dis en général que plus un corps est apte à avoir des relations de mouvement et de repos avec d'autres corps... [54 :00] « Plus son esprit... », plus son esprit, c'est-à-dire son âme... Plus son esprit... -- en effet chez Spinoza, c'est deux termes identiques, il préfère employer le terme latin "esprit", « mens », plutôt que le terme « anima » -- Plus un corps est apte à être actif ou passif, c'est-à-dire à avoir des rapports avec d'autres, « plus son esprit est apte par rapport aux autres esprits à... », il ne dit pas être actif ou passif, il dit : « à percevoir plus de choses à la fois », à percevoir plus de choses à la fois. Là, c'est un vrai problème, il me semble... [Pause] [55 :00]

Il nous dit formellement : ce qui correspond à action-passion dans le corps - ou si vous préférez mouvement-repos... Dans l'âme c'est quoi ? Ce n'est même pas action-passion, c'est « perception ». Plus un corps, en toute rigueur -- et ça, je crois que c'est vraiment le fond, là, je crois que Spinoza dit le fond de sa pensée -- Ce qui correspond à l'ensemble des actions et des passions d'un corps dans l'étendue, c'est les perceptions de l'âme. Ce qui correspond donc aux rapports de mouvements et de repos dans le corps, ce sont des perceptions de l'âme. Du coup, on se dit : bon, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que ça veut dire, ça... ? [56 :00]

Vous voyez, le parallélisme ne met pas en rapport mouvement et repos dans l'étendue et mouvement et repos dans l'âme, mais mouvement et repos dans l'étendue - mouvement et repos étant des modes de l'étendue - et perception dans l'âme. Si bien que le parallélisme n'a rien à voir avec un... -- Déjà, on a plus le choix, c'est ça qui est bien -- Le parallélisme n'a rien à voir avec la manière dont on l'interprète d'habitude, quand on pense qu'il y a des mouvements de l'âme qui correspondent aux mouvements du corps.

Spinoza ne dit pas ça du tout. Ce qui correspond aux mouvements du corps, c'est des perceptions. Vous me direz : mais ces perceptions, elles sont en mouvement... Peut-être que ça nous permettra de donner un sens à un mouvement propre à l'âme, la perception... Mais c'est parce que c'est des perceptions d'abord. Ce n'est pas [57 :00] des mouvements d'abord, c'est des perceptions. Qu'il y ait un dynamisme de la perception, ça, c'est autre chose...

Alors... Mais en même temps, là-dessus, j'imagine, quelqu'un peut m'objecter : mais qu'est-ce que tu as déjà... trituré ce texte ? Parce que le texte dit une chose très simple, semble-t-il : « Plus mon corps a des rapports de mouvements et de repos, par lesquels il entre en rapport avec les corps extérieurs, plus il perçoit de choses ». C'est très simple ça, on va me dire... C'est tellement simple, tellement simple... Ça veut dire : eh ben forcément, quand un corps a un effet sur le mien, je perçois le corps extérieur. [58 :00] Ce n'est pas plus compliqué que ça, et puis, après ? c'est une évidence. La table agit sur moi, je me cogne là, je heurte la table, je perçois la table comme me heurtant. D'accord, où est le problème ? Eh ben, bon, d'accord, le problème il est là... Ce qui correspond à un mouvement/repos dans le corps, encore une fois c'est une perception dans l'âme. Bien, ça a l'air tout simple, mais non ! Parce que, c'est tout comme tout à l'heure, si j'ai des rapports complexes du point de vue de mon corps, c'est aussi parce que j'ai des rapports très simples. Le rapport complexe est composé par des rapports plus simples, et cætera, à l'infini... Il y a un système de circulation. Si j'ai des perceptions globales [59 :00] qui correspondent aux rapports complexes, à savoir « je perçois la table », il faut bien que j'aie des perceptions comme élémentaires, ou plus simples. Qu'est-ce que c'est que ces perceptions élémentaires et plus simples ? Il faudra qu'il y ait aussi un circuit de communications des perceptions entre elles, et ce circuit de communications définira la persévérance de l'âme.

Qu'est-ce que je veux dire ? Faites encore attention très fort et on va se reposer après, parce que vous n'en pouvez plus. Eh bien, sentez ce que ça veut dire... Revenons au sang. Et puis on va voir qu'il s'agit de bien autre chose que de la perception au sens ordinaire du terme. Le chyle et la lymphe ont des rapports qui se conviennent. [60 :00] Qu'est-ce que ça veut dire le chyle et la lymphe ont des rapports qui se conviennent ? Cela veut dire que ces rapports se composent directement. Ils se composent directement pour quoi faire ? Pour constituer un troisième rapport : le sang. [Pause] Bien... Tous ces rapports en tant que je persévère, sont effectués par des particules. S'ils cessaient d'être effectués, je serais détruit, et mon sang serait détruit. Bien... Imaginez un instant, vous êtes une particule de lymphe. Ça veut dire vous effectuez un rapport ou vous entrez dans l'effectuation d'un rapport, qui se compose [61 :00] directement avec le rapport qu'effectuent les particules de chyle - ou l'inverse, je ne sais plus ce que j'ai dit. Vous me suivez ?

Ça implique quoi ça ? C'est que le chyle ait un pouvoir de discerner la lymphe, que la lymphe ait un pouvoir de discerner le chyle. Les particules de chyle et les particules de lymphe s'unissent pour constituer le sang. Comment s'uniraient-ils s'ils ne se distinguaient pas ? Si le chyle n'avait aucun pouvoir de discernement, qu'est-ce qui empêcherait ces particules de s'unir aux particules de l'arsenic, tandis que l'arsenic

détruit le rapport [62 :00] constitutif du chyle ? Il faut que les particules de chyle et les particules de lymphé aient un pouvoir de discernement réciproque. [*Interruption de l'enregistrement ; fin de la cassette*]

Partie 2: Transcription, Véronique Delannay et Jean-Charles Jarrell (durée = 1:02:15); transcription augmentée, Charles J. Stivale

Là, il faudra bien prêter à toutes les particules, si infimes qu'elles soient, un certain pouvoir que j'appelle, c'est commode, un pouvoir de perception. Lorsque deux rapports se composent, il faut bien que les particules qui effectuent ce rapport aient, sous ce rapport, le pouvoir de discerner les autres particules de l'autre rapport avec lequel le premier rapport se compose. Ce discernement fait que les particules de lymphé et les particules de chyle [63 :00] iront à la rencontre l'une de l'autre, si rien ne les empêche... [*Pause*] pour s'unir et composer le rapport du sang.

En d'autres termes, aux particules dans l'étendue répond un discernement dans la pensée. Les particules, si humbles qu'elles soient, particules d'oxygène, d'hydrogène, et cætera... -- c'est une pensée chimique très prodigieuse qu'il élabore, Spinoza -- les particules, c'est des modes du corps, c'est des modes de l'étendue, d'accord. Les modes de la pensée, c'est des perceptions. Toute particule est animée ; toute particule a une âme, qu'est-ce que c'est que l'âme d'une particule ? Est-ce que Spinoza, là, va déconner, délirer sur : "tout a une âme..." ? Qu'est-ce qu'il veut dire ? Il veut dire une chose extrêmement rigoureuse, [64 :00] très, très positiviste, je ne sais pas si c'est vrai, on va voir tout à l'heure, on va essayer de s'y trouver...

Mais en tout cas, il veut dire une chose très rigoureuse quand il dit que tout a une âme. Ça veut dire, tout corps, si simple qu'il soit, même la particule la plus élémentaire, vous ne pouvez pas la séparer d'un pouvoir de discernement qui constitue son âme. Par exemple, une particule d'hydrogène se combine avec une particule d'oxygène, ou bien deux particules d'hydrogène se combinent avec une particule d'oxygène. Les affinités chimiques sont sans doute le cas le plus simple du discernement moléculaire. Il y a un discernement moléculaire. Eh bien, le discernement moléculaire, c'est ça que vous appellerez une perception, tout comme vous appelez "mode de l'étendue", le mouvement et le repos moléculaire. [65 :00] Le mouvement et le repos moléculaire ne sont possibles dans l'étendue que dans la mesure où en même temps s'exerce un discernement dans la pensée. Tout est animé, toute particule a une âme, c'est-à-dire toute particule discerne. Une particule d'hydrogène ne confond pas, à la lettre, ne confond pas une particule d'oxygène avec une particule de carbone. C'est la base de la chimie.

Donc j'insiste là-dessus, parce que là je suis sûr d'avoir raison. Ce n'est pas du tout, ce n'est pas du tout une pensée géométrique, Spinoza, je crois très fort que c'est une pensée... Ce n'est même pas une pensée physique. Chaque fois que je lis sa théorie des corps, j'ai très l'impression d'une espèce de pensée chimique, très chimique. C'est pour ça que dans les lettres, ceux parmi vous qui... Ce qui me confirmerait, ce qui me donnerait une raison de fait pour dire ça, c'est que dans les lettres, il a une très longue correspondance avec un grand chimiste de l'époque, [66 :00] il s'intéresse énormément à

la composition chimique des corps. Vous verrez, c'est une série de lettres avec un chimiste anglais qui s'appelait [Robert] Boyle, où il parle énormément de la composition du salpêtre. Comment le salpêtre est-il constitué, et qu'est-ce qui fait que..., qu'est-ce c'est qu'une particule de salpêtre ?

En somme donc, je dirais, au mouvement/repos du côté du corps répond le discernement, et c'est le discernement qui constitue l'âme de la chose. Vous voyez, ça devient très simple, dire "toute particule, si petite qu'elle soit, a une âme", ça veut dire uniquement : dans l'étendue, elle bouge, elle reçoit des mouvements et elle donne des mouvements, elle est en mouvement, et par là même dans la pensée, elle est en perception, elle est en état de discernement. [67 :00] En d'autres termes, elle est, comment on dirait aujourd'hui ? On dirait sans doute beaucoup de choses... On pourrait dire elle est potentialisée, elle est valorisée, elle a des valences... C'est ça, l'âme... Elle a des potentialités, elle a des affinités... Ou bien même, on sortirait du domaine des affinités chimiques, pour dire quoi ?

Là, aujourd'hui, mais j'insiste, je ne le fais qu'avec beaucoup de répugnance, parce que je ne veux surtout pas dire que Spinoza prévoyait des choses qu'il ne pouvait pas prévoir. Le thème du précurseur c'est, beaucoup de gens l'ont dit déjà, le thème du précurseur c'est l'un des thèmes les plus dangereux qui soient, et en fait on s'aperçoit chaque fois que c'est compliqué... Vous savez, il ne faut surtout pas tomber dans l'idée : "Ah ! l'évolutionnisme, il était déjà dans Empédocle, et cætera... ». C'est des stupidités, enfin... [68 :00] Ce n'est pas du tout ça que je veux dire.

Mais, en revanche, si je pense qu'en effet, il n'y a jamais de précurseur, que c'est complètement idiot de chercher des gens qui auraient déjà soutenu une espèce d'évolutionnisme avant Darwin, et cætera..., en revanche, je crois fort que se passe un phénomène, dans l'histoire de la pensée, qui est très, très curieux... Que quelqu'un, avec des moyens déterminés -- dans le cas de Spinoza avec des concepts -- découvre à son époque quelque chose, qui dans un autre domaine, ne sera découvert que bien après et avec de tout autres moyens. Si bien qu'il n'est pas du tout précurseur... Mais il y a des phénomènes de résonances, [69 :00] et la résonance, ça ne se fait pas seulement entre les divers domaines à une même époque. Ça se fait entre un domaine, par exemple au 17ème siècle, et un domaine du 20ème siècle.

Car en effet, d'après ce que je dis, Spinoza participe pleinement d'une théorie qui... -- il n'est pas le seul à la soutenir -- cette théorie des petites perceptions, des perceptions moléculaires. Leibniz, contemporain de Spinoza, fera toute une théorie admirable, et beaucoup plus poussée, beaucoup plus explicite que celle de Spinoza, concernant les petites perceptions ou perceptions moléculaires. [Pause] Bon... Et cela, ils le font avec leurs concepts philosophiques, leurs concepts mathématiques, leurs concepts chimiques de l'époque... Ils ne sont précurseurs de rien. Mais je dis aujourd'hui au 20ème siècle, domaine [70 :00] absolument différent : nous sommes remplis -- et même on nous épargne peu -- avec cette discipline relativement récente, la biologie moléculaire. Et la biologie moléculaire est célèbre pour son usage d'un certain modèle informatique. Et qu'est-ce que ça veut dire aujourd'hui -- donc je fais une parenthèse, je fais comme ça --

Qu'est-ce que ça veut dire aujourd'hui « modèle informatique » dans la biologie moléculaire ? On interprète le code génétique en termes d'informations. Et dans ce cas, qui reçoit l'information ? Qui émet l'information ? Le code génétique contient de ce qu'on appelle des " informations " entre guillemets. [71 :00] Elles sont transmises par certains corps du type protéines. Elles sont reçues par des corps, des molécules, et cætera, qui se composent, qui sous ces informations composent des ensembles de plus en plus complexes.

Qu'est-ce qu'implique la conception informative, informationnelle du code génétique ? Elle implique ceci : qu'à plusieurs niveaux, il y ait -- et c'est le mot même que certains auteurs emploient aujourd'hui -- un pouvoir de discernement des molécules. Pouvoir de discernement qui va très loin. Parce que tantôt, il est chimique : une molécule discerne la molécule avec laquelle elle a des affinités chimiques. [72 :00] Mais parfois le pouvoir "d'élection-discernement" déborde l'affinité chimique, et toute la théorie actuelle des enzymes -- vous voyez les enzymes, cette chose qui est si importante du point de vue du code génétique -- Les enzymes sont des corps ou des substances -- enfin, pas des substances pour rester spinoziste -- sont des corps qui à la lettre, comme on dit, choisissent quelque chose, un corps qui va leur servir de substrat -- peu importe en quel sens c'est pris -- : enzyme, substrat... Je prends cela uniquement comme exemple abstrait. Or l'enzyme a le pouvoir de discerner son substrat. Bien plus, ce pouvoir de discernement est extraordinaire puisqu'entre deux corps dits isomères, [73 :00] mettons entre deux corps extrêmement proches l'un de l'autre chimiquement, l'enzyme élit toujours un seulement, un des deux isomères et pas l'autre. C'est curieux ça, ce pouvoir de discernement, qui correspond à l'action de la particule.

Spinoza, il dirait, j'imagine...c'est cela qu'il appelle l'âme, lui. Le pouvoir de discernement d'une particule, c'est l'âme, ou c'est l'esprit. Pas grave, on peut appeler cela autrement, on peut appeler cela information par exemple, pourquoi pas ? Ça ne serait pas gênant, il n'y verrait aucun inconvénient Spinoza, à appeler ça information ; cela n'a aucune importance. À l'époque ça s'appelait âme, c'est une question de mots, vous comprenez...

Mais ne retenez pas de Spinoza que c'est un auteur qui vous parle de l'âme, au contraire... Les lecteurs de l'époque, qui disaient Spinoza, quel drôle de type, [74 :00] il est complément matérialiste. Alors évidemment, Spinoza répondait, ça c'est de bonne guerre : « écoutez, ouvrez mon livre, je ne cesse de parler de l'âme ou de l'esprit... ». -- Évidemment, il avait intérêt à ne pas se faire remarquer -- Mais, ce qui compte, ce n'est si quelqu'un parle de l'âme et de l'esprit, ce qui compte c'est qu'est-ce qu'il met sous le mot... Je peux faire des déclarations sur Dieu et être quand même brûlé, c'est même ce qui se passait à la Renaissance, généralement. Les gens ne cessaient pas de parler de Dieu, seulement ce qu'ils mettaient là-dessous, c'était tel que l'Eglise reculait d'horreur en disant : « Mais qu'est-ce qu'ils ont fait avec notre Dieu ? ». Je peux parler de l'âme très longtemps, je peux faire des cours et des cours sur l'âme, tout dépend ce que je mets là-dedans. Encore faut-il que j'aie une raison d'appeler ça âme.

Vous voyez la raison qu'avait Spinoza, à savoir : si le discernement, c'est ce qui répond



dans la pensée, dans l'attribut pensée, si c'est ça qui répond dans l'attribut pensée, à ce qu'est le mouvement et le repos dans l'attribut étendue, [75 :00] il y a toute raison de dire : la particule, en tant qu'elle a du repos et du mouvement, se rapporte à l'étendue, mais en tant qu'elle discerne, elle se rapporte à la pensée. Et la particule en tant qu'elle se rapporte à la pensée, c'est l'âme. C'est une merveille... C'est beau, c'est beau...

Alors, ceci, je ne le dis que très vite parce qu'on n'en est pas encore là, mais moi ce que je suggère à Comtesse, c'est que... Mon idée ce serait que c'est seulement dans la mesure où ce thème du discernement apparaît que l'on pourra comprendre comment la persévérance va devenir une tendance à persévérer, car c'est par là en effet que je peux dire : En tant qu'elle discerne la particule avec [76 :00] laquelle elle peut se composer, une particule tend à s'unir. Là, la notion de tendance découle directement du pouvoir de discernement de la particule. La particule tend, dans l'étendue, elle tend à quelque chose dans l'étendue, parce qu'elle discerne dans la pensée. C'est le pouvoir de discernement qui va déterminer le mouvement comme tendance au mouvement.

Mais enfin, voilà... voilà où nous en sommes... Donc il y aura ce discernement qui fait que... Il y a plus, ce discernement, il va devenir extrêmement compliqué. Je reprends mes exemples. Jusqu'à maintenant, quand je parlais de l'arsenic et du sang, je me mettais du côté du [77 :00] sang, c'est-à-dire de mon côté. Je disais : l'arsenic décompose le rapport constitutif du sang. Mettons-nous du côté de l'arsenic. Je suis une particule d'arsenic. -- Vous avez un domaine, là, de grande richesse d'expérience imaginaire -- Constituez-vous, là, en imagination, comme particule de ceci ou de cela, votre point de vue, il va changer... Vous tous, là, on est tous des particules d'arsenic, sauf un d'entre-nous. [Rires] Vous voyez il n'y en a qu'un qui reste là, on est tous des particules d'arsenic, on arrive... Et on se trouve dans le sang de l'autre, et là, en tant que particule, on trouve... Qu'est-ce qu'on trouve ? On trouve d'autres particules qui obéissent à un rapport de sang. Alors, on est là, [78 :00] bon... Et on a le pouvoir de décomposer, mais ce n'est pas un pouvoir de décomposer global, il faut toujours décomposer d'une manière précise quand on détruit, quand on décompose, c'est minutieux. On peut imaginer deux sortes de poisons, l'un qui attaque les globules blancs, l'autre qui attaque les globules rouges. Il doit y avoir ça dans la nature, la nature est si riche...

Donc, de toute manière, même dans les rapports de décomposition, il y a bien un discernement. Je suppose, je n'en sais rien du tout, j'imagine, le poison -- je l'appelle, je n'ose pas dire arsenic parce que c'est un mot qui existe -- Imaginez un mot imaginaire... Ce poison-là, qui détruit les globules rouges, [79 :00] évidemment il faut bien qu'il les reconnaisse. Il faut bien qu'il les reconnaisse dans le sang... D'une certaine manière, il est en contre-affinité avec elles. Très bien. Le pouvoir de discernement, il s'étend aussi loin que s'étendent les mouvements et les repos de particules. Il semble que l'on a beaucoup gagné. Voilà que je peux dire : les actions et réactions de corps sont inséparables du discernement des âmes. Et il n'y a pas de mouvement et de repos dans le corps, sans qu'il y ait aussi discernement dans les âmes, discernement pour le bon ou pour le pire, pour le meilleur ou pour le pire, pour le meilleur dans le cas des compositions de rapports, pour le pire dans le cas [80 :00] des destructions de rapports. Les particules se reconnaissent les unes les autres, c'est par là qu'elles sont animées, comme dit Spinoza... Les particules

se reconnaissent les unes les autres à travers les rapports, et sous les rapports, qu'elles effectuent. Voilà...

D'où je peux passer à un quatrième point. Encore une fois, ça me paraît très proche aujourd'hui d'une théorie de l'information. Simplement la théorie de l'information reprend, il me semble, des notions de ce type, en leur donnant un tout nouveau contenu grâce, précisément, aux techniques d'information... Et la différence est énorme.

Je passe à un quatrième point de vue, à moins que vous ne vouliez un repos ? [81 :00] [A côté de Deleuze, peut-être Claire Parnet : non, non...] Un petit repos ? [Non, non] Pas de repos ? [Non, non]... Bien sûr, il y en a qui ont besoin de repos. [Pause] Un court repos, hein ? Un très court repos... [Pause]

Tout ceci, [Pause] tout ceci doit nous donner des points de départ. Je veux dire par là que je ne veux pas envisager l'ensemble de la question, là, sur le moment, mais il doit nous donner des principes pour des problèmes comme ceux de : ce que c'est que la maladie, ou ce que c'est que la mort selon Spinoza, vous voyez, parce que finalement toute cette histoire des modes... Nous sommes tous des modes, c'est-à-dire nous ne sommes pas des êtres, [82 :00] nous sommes des manières d'être. C'est cela qu'il ne faut pas que vous perdiez de vue.

Mais généralement, les autres philosophes... Les autres philosophes, ils ont toujours été très tourmentés par Spinoza. Spinoza, dans toute l'histoire de la philosophie, c'est celui je crois qui tantôt enthousiasme le plus, qui donne un enthousiasme que quand même les autres ne donnent pas, tantôt agace le plus. Et il agace parce que... il agace... oui... Et les gens qu'il agaçait beaucoup, les Cartésiens, les Thomistes, enfin...tout... A commencer, il agace tous ceux pour qui les êtres sont des substances ; tous ceux pour qui les « étant » sont nécessairement des substances, ceux-là sont [83 :00] éminemment agacés par Spinoza. Et ils vont lui lancer une espèce de pari diabolique. Ils vont lui dire : « Ecoute, Spinoza, de deux choses l'une, si tu dis que les êtres ne sont pas des substances, forcément, tu auras beau le cacher, tu dis par là même que les êtres, toi et moi, nous ne sommes que les rêves, les rêves de Dieu, que nous sommes des créatures imaginaires, que nous sommes des fantasmes. Ou bien, à la rigueur, si tu nous donnes un être, comme de toute façon ce n'est pas un être de substance, tu n'auras le choix qu'entre ceci et cela : ou bien tu feras de nous des espèces d'êtres géométriques, ou bien des fantasmes [84 :00] de l'imagination ».

Et c'est très curieux que Leibniz, par exemple, dans sa critique de Spinoza, du spinozisme, Leibniz étant obsédé par Spinoza comme beaucoup de penseurs à son époque, ne cesse de dire, tantôt : « Vous voyez ce que Spinoza fait des créatures... Il assimile les créatures, il leur donne exactement le statut de figures géométriques ». La figure géométrique, en tout cas, ça réunit les deux, parce que si je considère la figure géométrique tracée sur le sable, c'est comme un fantasme de l'imagination. Si je la considère en elle-même, c'est une série de conséquences nécessaires qui découlent d'axiomes, de principes. Donc on dit à Spinoza : en déniaut aux « étant » la qualité de substance, le statut de substance, forcément vous n'avez plus le choix qu'entre [85 :00]

les assimiler à de simples figures géométriques, ou les assimiler à des rêves de l'imagination. Donc, des deux manières, vous leur refusez toute consistance propre. Nous ne serons dès lors que : ou bien les rêves de la substance unique, ou bien les propriétés nécessaires qui découlent de la substance unique.

Et Spinoza, lui, il est très tranquille. Il estime qu'il a trouvé tout à fait une autre voie. Il y a une consistance des modes et pourtant les modes ne sont pas des substances. Et cette consistance n'est pas substantielle, c'est une consistance de rapports. Alors au point où on en est, vous comprenez, tout ça c'était un peu théorique, qu'est-ce qui change pratiquement ? Évidemment, c'est pour cela que j'en viens à ce quatrième point, à savoir que ce qui change pratiquement, et bien... ce n'est pas de la même manière... Si vous vous traitez comme une manière d'être -- et ce n'est pas une question [86 :00] de réflexion --, il faut avoir le goût pour cela, c'est affaire de sensibilité...

Il y a des sensibilités substantielles, à ce moment-là, ceux qui ont une sensibilité substantielle... Je rêve vraiment de faire un truc sur la sensibilité philosophique. Les sensibilités, c'est comme cela que vous trouverez les auteurs que vous aimerez chacun. Je ne suis pas en train de vous dire : « soyez spinozistes... », parce que je m'en fous... Ce dont je ne me fous pas, c'est que vous trouviez ce qu'il vous faut... C'est que chacun de vous trouve les auteurs qu'il lui faut, c'est-à-dire les auteurs qui ont quelque chose à lui dire, et puis à qui il a quelque chose à dire. Et je dis que ce choix, moi ce qui me tourmente dans la philosophie, c'est ceci. De la même manière que l'on parle d'une sensibilité artistique, par exemple une sensibilité musicale, et caetera, et bien la sensibilité musicale elle n'est pas indifférenciée, ça ne consiste pas seulement à dire : « j'aime la musique ». Ça veut dire aussi : j'ai à faire, bizarrement, pour des choses que je ne comprends pas moi-même, j'ai à faire particulièrement avec un tel, [87 :00] un tel... Ah, moi, c'est... Je suppose... moi c'est Mozart... Mozart il me dit quelque chose. C'est curieux, ça... Parce tout le monde, ce n'est pas ça... Il y en d'autres qui diront « non... ».

En philosophie, c'est la même chose, il y a une sensibilité philosophique. D'où vient que quelqu'un... C'est une affaire de molécules là aussi. Ça, si on applique tout ce qu'on vient de dire tout à l'heure, bon, eh bien, il se trouve que les molécules de quelqu'un seront attirées, seront déjà, en quelque sorte, cartésiennes... Il y a des cartésiens... Bon, je comprends, un cartésien, c'est quelqu'un qui a bien lu Descartes et qui écrit des livres sur Descartes, mais ça ce n'est pas très intéressant... Il y a des Cartésiens, quand même, à un niveau meilleur... Ils considèrent que Descartes leur dit quelque chose à l'oreille, à eux, quelque chose de fondamental pour la vie, y compris la vie la plus moderne. Bon, moi... Je prends mon exemple, vraiment Descartes, ça ne me dit rien, rien, rien, rien... [88 :00] Ça me tombe des mains, ça me fait chier. [*Rires*] Et pourtant, je ne vais pas dire que c'est un pauvre type, c'est évident qu'il a du génie Descartes. Bon, d'accord, il a du génie, je n'ai rien à en faire, moi, pour mon compte... Il ne m'a jamais rien dit. Bon... Voilà, comment ça s'explique, ça, ces affaires de sensibilité ? Bon... Hegel... Hegel ? Quoi, qu'est-ce que c'est ça ? Bon.

Qu'est-ce que ça veut dire, ces rapports moléculaires ? Je plaide, là, pour des rapports moléculaires avec les auteurs que vous lisez. Trouvez ce que vous aimez. Ne passez jamais une seconde à critiquer quelque chose, ou quelqu'un. Ne critiquez jamais, jamais, jamais. Et si on vous critique, vous dites d'accord, passez, [*Rires*] hein, rien à faire... Trouvez vos molécules, quoi... Si vous ne trouvez pas vos molécules, vous ne pouvez même pas lire. Lire c'est ça, c'est trouver vos molécules à vous... Elles sont dans des livres, vos molécules cérébrales. Elles sont dans des livres et ces livres, il faut que vous les trouviez. [89 :00] Je trouve que rien n'est plus triste chez des jeunes gens doués, en principe, que, pour eux, vieillir sans avoir trouvé les livres qu'ils aimaient vraiment. Et généralement ça, ça donne un tempérament, de ne pas trouver les livres qu'on aime, ou n'en aimer aucun, finalement, et du coup, faire le savant sur tous les livres. C'est un drôle de truc, on devient amer, vous savez, l'espèce d'amertume de l'intellectuel, là, qui se venge contre les auteurs de ne pas avoir su trouver ceux qu'il aimait. Alors... L'air de supériorité qu'il a à force d'être débile... Tout ça c'est très fâcheux. Mais, il faut que vous n'ayez de rapport, à la limite, qu'avec ce que vous aimez. [*Rires*] Bon, eh bien...

Et alors, quel rapport y a-t-il entre la sensibilité tout court, et la sensibilité philosophique? Quel rapport y a-t-il, aussi bien, entre la sensibilité tout court et la sensibilité musicale ? Lorsque je dis, par exemple : Ah moi, en musique, je mets au-dessus de tout... [90 :00] Des formules de cons, quoi, des formules idiotes, mais qui sont faciles, qui expriment ce qu'on dit... Lorsque quelqu'un me dit par exemple : « Moi je mets au-dessus de tout Mozart... ». Qu'est-ce qui dans sa sensibilité vibre tellement à Mozart ? Qu'est-ce qui me fait dire... et puis, ça se différencie extrêmement, tel moment de Mozart, au-dessus de tout, de tous les autres moments de Mozart... « Ah les petites timbales, là, les petites timbales... [*Rires*] C'est ça, c'est ça, c'est ça la musique ! » C'est curieux, ça...

La philosophie, c'est pareil. Être spinoziste, ça veut dire... -- Ça ne veut pas dire du tout avoir la doctrine de Spinoza -- ça veut dire avoir eu ce sentiment, avoir vibré à certains textes de Spinoza, en disant : Ah, ben oui, on ne peut rien dire d'autre. Alors là, la philosophie ça fait partie de la littérature et de l'art en général, ça donne exactement les mêmes émotions. [91 :00] Alors je dis, vous comprenez dans ces histoires de sensibilité, c'est évident que là, ce n'est pas... Oubliez les mots compliqués, mais si vous vivez comme substance, comme être, c'est une certaine manière de vivre. Vous dites, moi je me sens un être. Il n'y a pas de mal à ça... Je vous dirai simplement : Bon d'accord, laisse Spinoza, ne lis pas Spinoza... Ou, ne viens pas à cette UV là, ce n'est pas la peine puisque... Cela peut vous intéresser alors, mais très, très extérieurement... Vous êtes en train de perdre du temps, alors que votre vrai intérêt ce serait d'aller écouter des choses sur des gens, ou écouter des gens qui pensent vraiment qu'on est des êtres. Cela veut dire quelque chose, encore une fois, c'est tout une sensibilité, et même très variée, puisque ça peut-être une sensibilité aristotélicienne, ça peut être une sensibilité [92 :00] cartésienne, ça peut être une sensibilité chrétienne, toutes sortes de sensibilités très différentes.

Donc, on se vit un peu comme des êtres... Alors faire de la philosophie, ça voudra dire faire de la philosophie selon votre goût. Si vous vous vivez comme un être, dès lors ça revient à dire : « qu'est-ce que c'est que l'être ? », au sens de « je suis un être ». Il faut vous renseigner là-dessus. Il faut lire des gens qui ont parlé de cela. Si vous avez la

moindre émotion devant Spinoza, j'ai l'impression que c'est en fonction de ceci : que dans votre sensibilité il y a quelque chose en vous qui vous fait vous dire, même si vous n'y réfléchissez pas : « Non, je ne me vis pas comme un être ». Alors bon... Est-ce que je me vis comme un rêve ? Ça peut arriver, mais à ce moment-là, je dirais : ce n'est pas Spinoza qu'il vous faut. Si vous vous vivez comme un rêve, il y a sûrement de grands auteurs qui se sont un peu vécus comme un rêve. Faut les trouver... Je suppose qu'il y a de grands... de grands... [93 :00] de grands Allemands qui se sont vraiment vécus comme un rêve. Des grands romantiques allemands, oui, ça... Allez les voir, c'est ça qu'il vous faut...

Vous comprenez, moi je ne crois pas... Je pense à un auteur, que je suppose que beaucoup d'entre vous aiment profondément. Mais pourquoi, pourquoi est-ce que Beckett représente toute une sensibilité vraiment de notre époque ? Il a inventé cette sensibilité, il lui a donné son expression littéraire. On ne peut pas dire que les personnages de Beckett se vivent comme des êtres. Comment ils se vivent ? Ils ne se vivent pas non plus comme Spinoza. C'est difficile de dire qu'ils sont spinozistes. Il y a tellement de manières de vivre à moins qu'ils se vivent un peu d'une certaine manière spinoziste, je ne sais pas. Ils ne se vivent pas non plus comme des rêves...

En tout cas, moi, je définirais la sensibilité spinoziste [94 :00] comme une sensibilité telle que je me vis comme une manière d'être. Je me vis comme un mode, c'est-à-dire comme une manière d'être. C'est très différent d'être un être ou une manière d'être. Alors, à ce moment-là, qu'est-ce que peut m'apporter Spinoza ? C'est que si je me vis un peu spontanément comme une manière d'être, il se trouve qu'à ce moment-là, je peux pressentir que Spinoza a à me dire quelque chose, si ça m'intéresse, quant à la question : Mais qu'est-ce que ça veut dire une manière d'être ? Et qu'est-ce que c'est, vivre à la manière d'une manière d'être ? Vivre en tant que manière d'être ? Et qu'est-ce que c'est que la vie et la mort pour une manière d'être ? Et qu'est-ce que c'est que la maladie et la santé pour une manière d'être ? et cætera... Il ne faut pas que ce soit la même chose que pour un être, c'est par là que ça a des conséquences pratiques, tout ça. [95 :00] Alors... D'où ma question, et là... Oh... [Pause] Tous ces cliquetis [de magnétophones]. [Rires] Il ne marche plus ? Il est cassé ? [Rires] [Pause]

J'essaie de faire une espèce de typologie des cas. Qu'est-ce qui peut se passer de mauvais ? Vous vous rappelez, dans mon premier point, j'avais bien dit : Qu'est-ce que c'est ce qui arrive de mauvais, de mon point de vue ? Ce qui m'arrive de mauvais, c'est en gros quand un de mes rapports est détruit. [96 :00] Ça c'est mauvais, parce qu'en effet ça supprime ma persévérance. [Pause]

[Les cliquetis continuent...] Mais c'est hallucinant... [Pause] J'ai l'impression d'être à Prisunic... [Rires] C'est du Jerry Lewis... [Rires] [Parnet : Tu trouves ?] [Pause]

Alors, oui... Je fais une espèce d'étude de cas avec cette formule générale : ce qui est mauvais, c'est quand un de mes rapports est détruit. Et voilà le cas le plus simple, auquel je ne reviens pas parce que... on le connaît bien maintenant. Adam et la pomme, ou l'arsenic et le sang. Tout simple : un corps extérieur, sous son propre rapport, [97 :00]

détruit un de mes rapports. Vous voyez, la formule est très simple, elle est très précise. Donc, tout ou partie de mes rapports sont détruits. Voilà un premier cas du mauvais. Et ma question part de là : est-ce que ce n'est pas le cas le plus simple ? Est-ce qu'il n'y a pas lieu de considérer d'autres cas, quand même, plus compliqués ?

Je dirais : deuxième cas... Imaginez ceci : mes rapports sont, en gros... - c'est très délicat tout cela, c'est pour faire sentir qu'en fait, le deuxième cas mord déjà sur le premier... En gros mes rapports sont conservés. [98 :00] Tout ou partie, la plupart, la plupart de mes rapports sont conservés. Mais voilà : ils ont perdu leur mobilité ou leur communication. C'est un autre cas, ça... Ça peut arriver... Je me dis concrètement, ça arrive, ça : tous mes rapports sont conservés en gros et du dehors. Mais ils ont perdu cette espèce de propriété qui leur appartient en tant qu'ils sont rapports de mouvement et de repos, à savoir leur propriété de communiquer les uns avec les autres. On l'a vu et c'est pourquoi j'insistais tellement, dans mon « deux » d'aujourd'hui, dans mon article deux, sur cette communication... Non dans « un », dans mon point de départ d'aujourd'hui... Je disais forcément [99 :00] des rapports qui me composent sont perpétuellement en communication les uns avec les autres, puisque mes rapports complexes ne cessent de se décomposer dans les plus simples et les plus simples ne cessent de recomposer les plus complexes. C'est même par là que j'ai une durée. Or là imaginez, la plupart de mes rapports est conservée. Mais tout se passe comme s'ils étaient solidifiés, ils ne communiquent plus très bien, ou certains ne communiquent plus avec d'autres.

En quoi c'est intéressant ? Parce que moi ça m'intéresse, je ne sais pas pourquoi mais... Je me dis : le premier cas, la pomme et l'arsenic, là, le poison... C'était tout simple. Je reviens à mon thème, mon problème, qui était de tirer une théorie [100 :00] de la maladie de Spinoza. Je dirais, c'est un cas très simple, c'est la maladie intoxication. C'est la maladie intoxication. [Pause] Je dirais, ce sont des maladies d'action. C'est des maladies d'action. En ce sens : un corps nocif, puisque son rapport ne se compose pas avec le mien, agit sur le mien, donc détruit mon rapport. Un corps étranger agit sur moi dans des conditions mauvaises : égale maladie d'action, ou maladie d'intoxication. Vous voyez toutes les maladies à virus, à bactéries, et cætera, sont de ce type. [101 :00] [Pause]

Mon deuxième cas, il me semble, est déjà tout autre... Il peut y avoir intervention de bactéries et de virus, mais ça n'est plus l'essentiel. Il peut y avoir un agent extérieur, mais cette fois-ci cet agent extérieur se définit moins par ceci qu'il détruirait mon rapport -- il en détruit certains au besoin, vous voyez qu'il y a des franges entre les deux cas -- Mais c'est moins ça qui compte, c'est moins les rapports qu'il détruit, que la communication intérieure de mes rapports qui est compromise. Au besoin, chaque rapport continue à fonctionner, mais les phénomènes de co-fonctionnement, de métabolisme, de transformation de rapports les uns dans les autres, ne se font plus... Je dirais pour vous, là, c'est un tout autre domaine... [102 :00] Des maladies de métabolisme, ou de communication, qui affectent la communication des rapports entre eux. Et à la limite, comprenez, je peux avoir... A la limite ! Tout ça c'est des cas, j'essaye d'indiquer les divers cas... A la limite, je peux avoir conservé tous mes rapports, mais en fait je suis déjà mort. C'est une espèce de mort prématurée. Voilà que je respire, d'accord... Mon sang circule, d'accord... Mais il n'y a plus de communication entre la circulation du sang et le

circuit respiratoire, ça ne marche plus, ou du moins la communication se fait mal. L'oxygénation du sang ne se fait pas.

Bon, groupons ça vraiment, alors... [103 :00] il y a un mot, en effet, je vois... le mot parmi les mots en science moderne, en biologie, c'est... Ce qui renverrait à ce domaine de la communication des rapports qui se décomposent et se recomposent au sein de ma persistance, c'est ça qu'on appellerait, aujourd'hui, le milieu intérieur et le métabolisme. Je dirai, donc, ce second cas de maladie, c'est les maladies du milieu intérieur et du métabolisme, très différentes des autres. Et c'est très intéressant parce que je disais à la limite... d'où mon appel à ce que vous lisiez les deux textes du livre IV que je vous indiquais, ce si beau texte de Spinoza, qui consiste à nous dire : « mais vous savez, on peut même, au moins d'apparence, rester le même, et en fait on est déjà mort ». Et cette question qui me semblait soulevée [104 :00] par ce texte, de ce que l'on appelle les survies artificielles -- Vous maintenez un circuit respiratoire, mais la circulation sanguine est foutue. L'électro-encéphalogramme montre qu'il n'y a plus de communication cérébrale. Vous maintenez un pauvre type, vous maintenez un cadavre à l'état de vivant, quoi ! Le cas récent Tito, le cas récent Franco, et cætera... Vous maintenez des espèces de systèmes articulés, qui n'ont absolument plus rien de vivant, mais vous les maintenez, comme ça, simplement... Vous maintenez chaque circuit, mais il n'y a plus aucun métabolisme, c'est-à-dire il n'y a plus de communication des circuits entre eux. Voilà un second cas de maladie, il me semble, tout à fait.... [*Deleuze ne termine pas*]

Troisième cas : l'essentiel de mes rapports [105 :00] subsiste. -- Vous voyez, on va dans des cas de plus en plus compliqués -- L'essentiel de mes rapports subsiste, au moins en apparence, du point de vue du mouvement et du repos. Et mon deuxième cas, c'était : les rapports subsistent en gros, en gros, mais ils ont perdu leur souplesse, c'est-à-dire leur métabolisme ou le pouvoir de communiquer. Leurs communications dans le milieu intérieur. Là, j'imagine un autre cas : l'essentiel de mes rapports subsiste, en apparence, mais ce qui est perdu, c'est le pouvoir de discernement sur les corps extérieurs. [*Pause*] [106 :00] C'est-à-dire... Qu'est-ce que ça veut dire, ça, ce cas ? Je respire, oui, mais j'ai de plus en plus de mal à décomposer l'air, c'est-à-dire à capter l'oxygène qu'il me faut. Un autre cas, vous voyez, mon rapport respiratoire subsiste, mais il subsiste dans de telles conditions qu'il manque de discernement, et que j'ai de plus en plus de peine à m'unir, à la lettre, à m'unir aux molécules d'oxygène dont j'ai besoin. En d'autres termes, ce qui est compromis, là, c'est les réactions qui découlent des rapports. En effet, les rapports ne peuvent orienter des réactions que par l'intermédiaire du discernement [107 :00] moléculaire.

Je me demande, question : est-ce que l'on ne pourrait pas dire que là il y a un troisième groupe de maladies, maladies alors d'intolérance ? Ce serait même un schéma intéressant des maladies d'intolérance, parce que qu'est-ce qui se passe lorsque quelqu'un a une intolérance, une allergie par exemple à une poussière, à la poussière ? Ou bien qu'est-ce qui se passe dans une respiration asthmatique ? Tout ça c'est des sujets très difficiles... Est-ce que l'on ne pourrait pas dire ça : mon rapport pulmonaire, il subsiste bien, mais ce qui ne fonctionne pas bien c'est le pouvoir de discernement, à savoir le discernement des molécules d'oxygène, le discernement moléculaire. Les molécules d'oxygène, là, il y a

quelque chose qui craque là-dedans... [108 :00] Peut-être que je m'unis, même dans l'air, peut-être que mon système est assez dérégulé pour que je m'unisse, dans l'air, à des molécules qui ne sont précisément pas celles d'oxygène ? Mais ça, ça nous mettrait peut-être dans un autre cas... En tout cas, là, c'est la réaction, c'est des maladies de réaction. Ça, ça groupe toutes les maladies qui ont pris de plus en plus d'importance à la suite des découvertes liées à ce qu'on a appelé le stress, qui sont des maladies non pas d'action, ou du type intoxication, mais des maladies de réaction, où ce qui constitue la maladie, c'est la réaction. Vous voyez, ça ferait un troisième groupe de maladies.

Et alors j'ai gardé pour la fin, évidemment, le plus beau, le plus troublant... Allons plus loin encore... Cette fois-ci, ce qui est brisé, [109 :00] c'est à l'intérieur de moi-même, à savoir... C'est un nouveau pas. Déjà au niveau de trois, il y avait une affection du pouvoir de discernement, du pouvoir de discernement moléculaire. Là, au niveau de ce dernier cas, de mon quatrième cas, c'est le pouvoir de discernement interne qui va être brisé, pas le pouvoir de discernement externe, mais le pouvoir de discernement interne. Qu'est-ce que j'appelle discernement interne ? C'est que des molécules de mon corps reconnaissent, distinguent des molécules... non, pardon : C'est que des molécules de mon corps, sous un rapport donné, distinguent d'autres molécules de mon corps sous un autre rapport donné, et les distinguent comme appartenant à un seul et même corps. [110 :00] C'est ce qu'on a vu, c'est constitutif de la persistance. Par exemple mes molécules pulmonaires reconnaissent d'une certaine manière, discernent, mes molécules sanguines.

Donc, ça, cette fois-ci, vous voyez le troisième cas mettait en jeu, mettait en question, le pouvoir de discernement extérieur, là je parle du pouvoir de discernement intérieur, à savoir : dans mon organisme, sous tous les rapports qui le composent, les particules qui effectuent ces rapports se reconnaissent les unes les autres. C'est le domaine de la perception, à supposer cette fois-ci que ce soit ce régime-là. Voilà que certaines molécules, sous un rapport donné, vont traiter d'autres molécules miennes sous un autre rapport comme des étrangères, [111 :00] comme des étrangères dont elles vont décomposer le rapport. [*Pause*]

Et c'est pour ça, je vous conviais à lire ce second texte du livre IV sur une chose étonnante, c'est ce qui me paraît vraiment très, très bizarre, où Spinoza dit : mais c'est ça le suicide, c'est à dire, il propose un modèle typiquement maladif du suicide. Là, je crois qu'il voit quelque chose de tellement profond que ça touche à des points... [*Deleuze ne termine pas*] Vous comprenez ce qu'il nous dit sur le suicide, il dit c'est très simple -- et là je n'avais pas besoin de forcer les textes, si vous avez lu pendant les vacances, c'était votre tâche, ces deux textes au moins -- ces deux textes sur le suicide, c'est très étonnant puisque ça consiste à nous dire : [112 :00] eh bien, oui, certaines parties de nous-même, sous un rapport, se comportent comme si elles étaient devenues l'ennemie des autres parties de nous-même, sous d'autres rapports. Si bien que l'on assiste à cette chose étonnante : un corps dont toute une partie va tendre à supprimer les autres. Comme s'il prenait à la lettre, si vous voulez, le geste suicidaire de, par exemple : je tourne ma propre main contre moi-même, en me tirant un coup de revolver ou quelque chose comme ça. C'est comme une rébellion des parties, de certaines parties, qui va entraîner une



destruction des autres parties. Jamais je n'ai vu penser le suicide de manière aussi intense et aussi moléculaire.

Car enfin, quand nous, nous lisons aujourd'hui le texte, je vous le disais déjà la dernière fois, on a une tout autre idée. Mais si Spinoza ne trouvait que le suicide à invoquer, c'est parce que [113 :00] la biologie de son temps ne lui donnait pas les moyens. Mais nous lorsqu'aujourd'hui la médecine nous parle, et découvre ce quatrième type de maladies, qui n'est ni d'intoxication, ni de métabolisme, ni d'intolérance, mais que l'on appelle les maladies auto-immunes, et qui semblent précisément promises au plus brillant avenir, c'est-à-dire une intuition très grande et de découvrir que toutes sortes d'autres maladies que l'on ne savait pas très bien traiter font précisément partie de cette nouvelle catégorie.

Les maladies auto-immunes, c'est quoi ? Eh bien, je vous disais, si l'on a un système immunitaire, il est aujourd'hui défini, le système immunitaire, comme ceci : c'est précisément des molécules, des molécules génétiques qui ont le pouvoir de discerner les autres molécules comme faisant partie de mon corps. C'est ce que les biologistes actuellement appellent précisément quelque chose comme les molécules du soi, [114 :00] quand ils se mettent à se servir de concepts presque métaphysiques. C'est les molécules du soi, puisqu'elles ont pour fonction biologique de reconnaître mes molécules composantes. C'est le système immunitaire. Donc elles vont trier les molécules composantes et les molécules étrangères. Elles vont entraîner notamment les phénomènes de rejet dans les greffes : Ah, ça, ce n'est pas à moi, ça ce n'est pas à moi, on jette !

Et je vous disais, supposez que le système immunitaire, d'une manière ou d'une autre, soit atteint. Qu'est-ce qui se passe ? Il n'y a que deux cas possibles... Ce qui va être atteint c'est le pouvoir de repousser les molécules étrangères. C'est un cas possible. Ou bien ce qui va être atteint, et ça va être encore plus curieux, ça va être le pouvoir de reconnaître ses propres molécules. Voilà que mon corps ne reconnaît même plus, dans certaines zones, dans certaines parties, ses propres molécules. [115 :00] Donc, il les traite comme des intrus, comme des molécules étrangères faisant intrusion.

C'est une maladie de quoi ? Les maladies auto-immunes, c'est les maladies de la perception. Les biologistes actuellement diront que c'est des maladies de l'information. Ça constitue un groupe de maladies énorme, énorme à présent. Un type de maladie auto-immune relativement connue, c'est la sclérose en plaque, qui est une maladie extrêmement grave. Et c'est une conception de la maladie très nouvelle, pourquoi ? Parce que, à la limite c'est quoi ? Canguilhem y a consacré un texte, à ces maladies, mais il n'a pas encore... C'est un texte qui précède les développements récents sur les maladies auto-immunes. Et, il dit, [116 :00] ça revient à quoi ? Il y a une dizaine de pages très belles de Canguilhem, où il dit : ben oui, ça revient à quoi, ça ? Ça revient à traiter la maladie d'une manière tout à fait nouvelle, prétend-il, à savoir la maladie comme erreur, la maladie comme erreur génétique. C'est un certain modèle de maladie qui vaut pour certaines maladies. La maladie comme erreur génétique, c'est quand même un concept très intéressant, qui en effet regroupe toutes les données de la biologie et de l'informatique actuellement. Le point d'union de la biologie et de l'informatique aujourd'hui, c'est ce groupe de maladies qu'on peut considérer comme des erreurs

génétiques, c'est-à-dire des erreurs par rapport au code génétique. Soit que -- alors là elles sont infinies -- Soit que le code génétique comporte lui-même une erreur, soit que sa transmission comporte des niveaux d'erreurs. Vous voyez que c'est déjà un domaine très, très varié.

De toute manière, la maladie comme erreur, [117 :00] l'erreur consiste en quoi ? Là, je n'ai pas besoin de forcer pour dire : ben oui, pour Spinoza il y a bien tout un type de maladies qui sont des erreurs. L'erreur consiste en quoi ? Qu'est-ce qui est affecté ? C'est le système de discernement perceptif moléculaire. Et la maladie consiste en ça : un trouble de la perception, à savoir : voilà que mes molécules de discernement se mettent à faire et à multiplier les erreurs.

Or aujourd'hui, comment on interprète la vieillesse ? On a formé un mot pour le concept de vieillesse, tellement il prenait d'importance biologique, c'est celui de sénescence. Comment on l'interprète ? Parmi les interprétations de la sénescence, de la vieillesse, du vieillissement, aujourd'hui une des plus intéressantes, c'est précisément celle-ci : [118 :00] c'est une hypothèse, comme ça, mais ça me paraît une des plus belles parmi les spécialistes de la sénescence, du vieillissement. Ils disent : des erreurs, au sens d'erreurs génétiques, d'erreurs de transmission dans les informations du code génétique, les cellules elles en font constamment, simplement ces erreurs sont compensées. Donc, les erreurs, là, et les petits troubles dus aux erreurs de lectures du code génétique, c'est constant. Mais ils disent, une cellule, eh bien, elle a une moyenne d'erreurs, il y a une moyenne d'erreurs possibles. Et puis, il y a bien un moment où il y a un seuil qui est atteint. Et c'est quand le seuil d'erreurs possibles est atteint qu'à ce moment-là il y a vraiment [119 :00] quelque chose d'irréductible, à savoir un phénomène de sénescence, de vieillissement de la cellule, comme si elle pliait elle-même sous le nombre de ses erreurs. C'est un beau concept, l'erreur pathologique.

Alors vous comprenez, il ne faut pas exagérer, hein... Quand il disait, quand Spinoza dit : « mais le mal c'est l'erreur », il ne peut pas vouloir dire complètement ça. Mais quand c'est un philosophe qui a fait vraiment toute une théorie explicite de la perception, de la petite perception, du pouvoir de discernement des particules, les particules font des erreurs, elles ne se reconnaissent plus. Et la vieillesse, ce serait le franchissement du seuil de tolérance d'une cellule, d'une particule, vis-à-vis de ces erreurs. [120 :00] Voilà donc un quatrième type de maladies, les maladies d'erreur ou de perception.

Et alors, ce qui me paraît très curieux, c'est la manière dont, dans le texte auquel je vous renvoyais, Spinoza ramène le suicide à une maladie d'erreur, à savoir : toute une zone de particules, sous des rapports donnés, ne reconnaissent plus les autres particules sous leurs autres rapports comme étant les miennes, ou comme étant les leurs, et se retournent contre elles. Si bien qu'il faudrait dire des maladies auto-immunes, à la lettre, que ce sont des suicides organiques, [Pause] [121 :00] tout comme les suicides sont des espèces de maladies auto-immunes psychiques. Ouais, bon... Voilà ce que je voulais dire sur ce schéma possible, que donne au concept de maladie, le statut précisément des modes et des manières d'être.

Et alors, ça tombe bien parce que -- je vais arrêter bientôt -- ça tombe bien parce que, maintenant, on dispose quand même d'une meilleure... comment dire ?... d'une meilleure grille d'interprétation pour revenir tout à fait à la correspondance Blyenbergh et Spinoza. Car maintenant que on dispose de cet ensemble, je vous rappelle la réaction immédiate de Blyenbergh, et toute cette correspondance va, j'espère, prendre une autre signification pour nous plus concrète. Car Blyenbergh, c'est précisément, du point de vue de la sensibilité, [122 :00] -- je crois que c'est profondément quelqu'un qui se vit -- on ne l'en fera pas démordre : lui Blyenbergh, il se vit comme un être. Et c'est pour cela que tout le spinozisme à la fois l'attire comme un truc très très bizarre, et lui répugne très profondément. Et il interroge Spinoza, avec beaucoup d'exigence, sur le mode de : Mais, enfin, qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? Alors quoi, vous n'êtes pas un être ? Et tout le thème du bien et du mal, c'est là et au niveau de cette grille que je vous proposais aujourd'hui qu'il faut le resituer.

Et à ce niveau, voilà, il me semble que Blyenbergh a deux objections très fortes. Les deux objections très fortes -- vous allez sentir qu'elles s'enchaînent complètement avec tout ce que dont on a parlé aujourd'hui -- je dirais, la première concerne la nature en général. Elle consiste à dire, [123 :00] de votre point de vue modal, du point de vue d'une telle conception des modes, vous ne pourrez pas vous en tirer : la nature ne peut être qu'un chaos. Vous vous rappelez que Spinoza vient de définir la nature en général comme l'ensemble de tous les rapports qui se composent et se décomposent, pas seulement de mon propre point de vue, mais de tous les points de vue.

Riposte de Blyenbergh, qui paraît très intéressante : qu'est-ce que vous racontez là, mais alors cette nature, c'est un pur chaos ! Pourquoi c'est un pur chaos ? Parce que vous remarquerez que, chaque fois qu'un corps agit sur un autre, il y a toujours composition et décomposition à la fois. Ce n'est pas à ce niveau-là que je pourrais dire, il y a du bon et du mauvais. Pourquoi ? Parce qu'il y a forcément composition et décomposition, [124 :00] les deux l'un dans l'autre. Si l'arsenic agit sur mon corps c'est un cas de mauvais, il décompose certains de mes rapports, mais pourquoi ? Parce qu'il détermine mes particules à entrer sous un autre rapport. Avec cet autre rapport, le rapport de l'arsenic se compose, lui, donc il n'y a pas seulement décomposition, il y a composition aussi, dans le cas de l'empoisonnement. Mon organisme meurt mais justement...  
*[Interruption de l'enregistrement ; fin de la cassette]*

Partie 3 : Transcription : Julien David & Jean-Charles Jarrell (durée = 20 :42);  
 transcription augmentée, Charles J. Stivale

... Par exemple, je mange et je dis c'est bon. Qu'est-ce que je suis en train de faire, quand je mange du bœuf, ou du blé ? Je décompose [125 :00] le rapport des particules sous lequel elles appartenaient au blé, et comme je dis, je les incorpore, c'est-à-dire je les soumetts à mon rapport à moi. Là aussi, il y a décomposition et composition. Mais je ne cesse pas de décomposer et de recomposer, bien plus, j'imagine mal que je puisse avoir une composition qui n'entraîne ou qui n'ait comme envers ou comme endroit des décompositions.

Donc la nature c'est l'ensemble des décompositions, autant que des recompositions. Et je ne pourrais jamais distinguer des compositions pures et des décompositions. Elles sont complètement l'une dans l'autre. Donc la nature est pur chaos. Et en effet, lorsque Spinoza avait dit : « attention il n'y a ni bien ni mal » ... Il y a du bon et du mauvais, mais il y a du bon et du mauvais ; il avait précisé : il y a du bon et du mauvais [126 :00] de mon point de vue, c'est-à-dire du point de vue d'un corps déterminé. Mais du point de vue de la nature en général, il n'y a pas de bien et de mal mais il n'y a pas non plus de bon ni de mauvais. Toute composition implique des décompositions, toute décomposition implique des compositions. C'est le chaos ! Et là l'objection est très très forte. Comment la nature ne serait-elle pas le chaos ?

Et deuxième objection de Blyenbergh. Blyenbergh dit : « cette fois-ci, d'accord, je me place au point de vue du point de vue. » C'est-à-dire du point de vue d'un corps précis, par exemple le mien, il y a du bon et du mauvais. Le mauvais c'est ce qui décompose mes rapports, le bon c'est ce qui se compose avec mes rapports.

Donc, d'accord, il y a donc du bon et du mauvais, du point de vue d'un corps. [127 :00] Il distinguera l'arsenic et l'aliment. Arsenic : mauvais, aliment : bon. Mais, nouvelle objection, vous voyez qu'elle est très différente, de Blyenbergh : ça ne donne aucun contenu objectif aux notions de vice et de vertu. Ça ne donne aucun contenu objectif aux notions de vice et de vertu, puisque si vous distinguez l'arsenic et l'aliment, c'est parce que l'un vous convient et l'autre ne vous convient pas. Et allez-vous dire que le vice, c'est ce qui ne vous convient pas, et la vertu, c'est ce qui vous convient ? En fait, la morale nous a toujours dit l'inverse, à savoir que la vertu, il fallait un rude effort [128 :00] pour le faire, c'est-à-dire que ça ne me convenait pas spécialement, et que le vice, au contraire il pouvait très bien me convenir, qu'il n'en était pas moins vice pour ça. En d'autres termes la morale commence à partir du moment où l'on n'assimile pas le vice et la vertu à de simples goûts.

D'où l'objection de Blyenbergh : vous n'avez qu'un critère de goût pour distinguer les actions, et vous Spinoza, si vous vous abstenez du crime, si vous vous abstenez de faire des crimes, c'est uniquement parce que pour vous, ils auraient mauvais goût. Et en effet, Spinoza avait dit lui-même dans une lettre antérieure : « je m'abstiens des crimes parce que ma nature en a horreur ». Mais c'est complètement immoral ! S'abstenir des crimes parce que votre nature en a horreur, ce n'est pas ça que la morale vous demande. [129 :00] La morale, elle commence à partir du moment où elle vous dit de vous abstenir des crimes même si vous en avez envie. Parce que, qu'est-ce qui me garantit que la nature de Spinoza, elle va continuer à en avoir horreur, des crimes ? D'où, formule encore plus insolite de Spinoza, que veut-il dire lorsqu'à la fin de la correspondance, il dit : « Si quelqu'un voyait qu'il convient à son essence de faire des crimes, ou de se tuer, celui-là aurait bien tort de ne pas se tuer ou de ne pas faire des crimes » ? Qu'est-ce qu'il veut dire ?

Donc les deux objections de Blyenbergh, vous voyez qu'elles sont très différentes, et qu'elles sont très fortes. Or pour comprendre comment Spinoza va pouvoir tenter de répondre à ces objections, je crois qu'il faut juste faire un dernier -- après, je vous laisse...

-- un dernier regroupement. Ce dernier regroupement, c'est un regroupement concret, [130 :00] parce qu'on s'y perd dans tout ça, c'est très subtil, c'est très facile à comprendre mais très subtil.

Revenons alors à des exemples de mal, et en quoi est-ce que ça concerne bien le même domaine que celui dont nous parle Spinoza ? Concrètement... Je prends trois exemples de mal incontestables : le vol, voilà, ça c'est mal ; le crime, c'est mal ; et, exemple qui court tous les manuels de morale et de théologie de l'époque, l'adultère. Ce qui m'intéresse... Je prends ces trois exemples parce que c'est Spinoza qui les prend, dans la correspondance avec Blyenbergh, et c'est des exemples très concrets. [131 :00] Or tout ce que je demande pour en finir aujourd'hui, c'est : en quoi ça concerne tout ce dont on a parlé aujourd'hui, le vol, le crime, l'adultère ? Ecoutez Spinoza qui lui dit : Eh ben, qu'est-ce qui n'est pas bien là-dedans ? D'accord, je parle comme tout le monde : c'est mal. Qu'est-ce qui est mal dans le crime ? Eh bien, ce qui est mal, dit Spinoza, c'est très simple, là il n'y a pas tellement de problèmes... Je décompose, par mon acte, je décompose les rapports constituants d'un autre corps. C'est-à-dire : je tue quelqu'un. Je décompose les rapports constituants d'un autre corps. Vous voyez, c'est intéressant pour le crime, parce que ça paraît [132 :00] plus difficile pour le vol et pour l'adultère, et en fait c'est évident que Spinoza, il tient quelque chose et qu'il n'a pas choisi ces exemples par hasard. Mais quel que soit l'exemple, ça marche.

Le vol, imaginez, le vol... Qu'est-ce qui est mal dans le vol ? On nous dit c'est mal, mais on ne peut pas le croire si on ne voit pas ce qui est mal dans le vol, alors il faut voir ce qui est mal. Donc, plus personne ne volera s'il voit bien ce qui est mal dans le vol, c'est parce que les gens, ils ne voient pas ce qui est mal dans le vol... Or, vous vous rappelez la formule de Spinoza... En gros le mal, le mauvais en tout cas, ça consiste en une chose : c'est que toujours un rapport est détruit. Un rapport est décomposé, un rapport est détruit... Eh bien, dans le vol, il y a bien un rapport qui est détruit. C'est que, comment se définit [133 :00] la propriété ? Il faut faire du droit... Parce que la propriété, c'est très intéressant pour tous nos problèmes. Parce que tout ça, c'est des problèmes très concrets, substances, modes, et cætera, c'est très concret ces histoires-là... Est-ce qu'on est des substances, est-ce qu'on est des modes ? La propriété, est-ce que c'est une qualité ? Eh bien la propriété, c'est quoi ? Je le dis le plus obscurément possible... C'est du type le ciel est bleu, ou c'est du type " Pierre est plus petit que Paul" ? C'est une qualité attribuable, la propriété, ou bien c'est une relation ? Et relation entre quoi et quoi ?

Moi, je vais vous dire, je crois que c'est une relation, la propriété. Mais je conçois très bien des théories de la propriété qui montreraient, ou qui essaieraient de montrer, que la propriété, c'est une qualité attribuable à quelqu'un. Mais je ne crois pas ; je crois que c'est une relation. C'est une relation entre deux termes, [134 :00] un terme qu'on appellera la propriété, un autre terme qu'on appellera le propriétaire. Quelle est cette relation ? En quoi consiste la relation de propriété, si c'est une relation ? La relation de propriété, c'est très intéressant, ça, il me faudrait longtemps pour essayer de définir ce type de relation qu'on appellera propriété. Encore une fois, ce n'est pas sûr. Il y a des gens qui pourront traiter la propriété comme un attribut, mais je n'en suis pas sûr, mais en tout cas, ils ont tort. Je me demande si St Thomas, si les théologiens ne traitent pas la

propriété comme un attribut, mais là, alors, je n'y ai pas pensé alors il faudrait que j'aie vu des textes, comment ils font.

Bon, mais enfin, peu importe, nous autres nous ne traitons pas la propriété comme un attribut, nous la traitons comme une relation, je veux dire vous et moi. Et, voilà... Cette relation, bon... par exemple voilà un texte, voilà un texte d'un autre philosophe, il dit : il y a un droit [135 :00] de propriété... Il faudrait étudier tous les droits de propriété, pour voir quels types de relations sont en jeu dans la propriété. Voilà un cas, voilà un cas que je vous cite parce qu'il est tellement émouvant, ce cas, un cas classique, qui a fait jurisprudence dans l'antiquité. Vous avez... Il y a une cité abandonnée. Une cité est abandonnée, et il y a deux types qui courent, vers la cité. Ils courent, très, très vite... Et il y en a un qui va toucher la porte, avec son doigt... Ça va... Et l'autre, qui est derrière, il envoie une flèche dans la porte, pas sur le type, dans la porte. [*Rires*]

Problème juridique : qui est propriétaire ? Quel est le droit de propriété, là ? C'est : propriété des choses non occupées, le droit d'occupation. [136 :00] Sur les choses non occupées, vous avez un droit de propriété par occupation. Qu'est ce qui va définir l'occupation ? Premier cas, la jurisprudence disait : il faut toucher la chose. Nous avons fait notre empire en plantant notre drapeau sur des terres, qui sans doute étaient occupées mais on l'oubliait, [*Rires*] et n'étaient pas occupées par les autres européens. On plantait son drapeau, c'était un acte de propriété par droit du premier occupant, comme on disait. Evidemment ça faisait problème, mais... Bien. Voilà la question : la main sur la porte de la cité vide instaure une relation. Cette relation est dès lors, conventionnellement, -- vous voyez j'introduis l'idée [137 :00] qu'il y a des relations par convention, ce qui va être très important pour la suite -- Il y a des relations naturelles et des relations conventionnelles. Le droit, le système du droit, décide par convention que ce rapport -- qui est un rapport de contiguïté : ma main touche la porte -- Tandis que l'autre cas, le type qui tire la flèche, il n'y a pas rapport de contiguïté. Il a un rapport de causalité. Il a tiré la flèche, et la flèche, elle, est en contiguïté avec la porte quand elle s'est plantée dessus.

Faire du droit et aimer faire du droit, c'est aimer des problèmes de ce genre... Qui est propriétaire ? Est-ce que le rapport flèche-tireur suffisait à induire par convention une relation de propriété ou pas ? Vous voyez, être juge, c'est décider dans des cas comme ça... Ce n'est pas facile... Ou bien, est-ce que seule la relation de contact main-porte [138 :00] induisait la relation conventionnelle de propriété ? Vous voyez que dans ces cas une relation naturelle est élue, une relation naturelle est choisie, pour signifier une relation conventionnelle : la propriété. Donc, c'est un très beau problème, le problème de la propriété du point de vue d'une théorie des relations.

Or je dis juste, voyez en quoi le problème de la propriété, le problème du vol, rentre en plein dans le schéma de Spinoza : lorsque je vole je détruis le rapport de convention entre la chose et son propriétaire. Et c'est uniquement parce que je détruis un rapport que je fais du mal. C'est une bonne idée de Spinoza ça, à chaque fois que vous détruisez un rapport, vous faites du mal. Mais vous me direz, comment éviter de faire du mal ? Quand je mange, je détruis un rapport, je détruis les rapports du bœuf [139 :00] pour

m'incorporer les molécules de bœuf. [Rires] Bon, d'accord, il dira, d'accord, d'accord... laissez-le aller, laissez-le aller son train, son chemin...

Et l'adultère alors ? Ah, ah... [Rires] Tout s'explique, ça vient à merveille. Eh ben c'est mal, parce que vous décomposez un rapport. Ah bon ? Alors si je ne décompose pas de rapport, je peux être adultérin. Oui ! Spinoza pense, parce que son entendement est borné, que ce n'est pas possible, que de toute manière dans l'adultère on décompose un rapport. Ce n'est pas sûr, on peut apporter des aménagements [Rires] au spinozisme, car, que veut-il dire par décomposer un rapport ? Il veut dire que le mariage, et là il en rajoute même -- parce que d'une part il était célibataire lui, [Rires] et d'autre part, [140 :00] il ne s'en souciait pas tellement -- là, il en rajoute au sens où il prend les choses à la lettre. Il dit : « Vous dites vous-même que le mariage est l'instauration d'un rapport sacré, entre la femme légitime et le mari ». C'est un rapport de convention, ça il dira : le rapport de sacrement, il est de convention. Il a écrit le *Traité théologico-politique* pour raconter tout ça très bien.

Mais les rapports conventionnels sont parfaitement fondés, et finalement, sont fondés sur des relations naturelles. Bien, c'est très important, ça... Donc, dans l'adultère, ce que vous détruisez, c'est le rapport conventionnel qui unit l'un des deux partenaires, ou les deux, à leurs conjoints respectifs. Vous détruisez un rapport. [141 :00] Et à nouveau rebondit les objections de Blyenbergh : quoi que je fasse, je détruis des rapports, parce qu'après tout, même l'amour avec ma femme légitime détruit des rapports. Quels rapports ? Le rapport, par exemple, qu'elle avait avec sa mère. Ah... Je détruis, en me mariant, je détruis quand même le rapport éminemment naturel que ma femme légitime avait avec sa mère... Est-ce que je le détruis, ou est-ce que je le compose ? Alors, bon, il faut faire intervenir la mère de ma femme légitime, pour voir si c'est une composition de rapports ou s'il y a destruction de rapports. Dans chaque acte de la vie, ce n'est pas compliqué, il faut tenir compte de tout ça... Qu'est-ce que je décompose comme rapport, et qu'est-ce que je compose comme rapport ?

Vous comprenez où il veut en venir. Il va y avoir une drôle de chose dans l'*Éthique*, ça va être tout le temps : « vous ne comprenez rien à la vie, [142 :00] et être une manière d'être, c'est ça ». Il ne vous dit rien de plus, au besoin : regardez, à chaque fois que vous faites quelque chose, discernez un peu, voyez quels rapports vous êtes en train de composer, et quels rapports vous êtes en train de décomposer... Donc une espèce de prodigieux calcul des relations, prodigieuse composition-décomposition de rapports. Et Blyenbergh arrive avec son objection : « mais tout est à la fois composition-décomposition, donc de toutes manières, vous serez dans un pur chaos parce que vous-même, dans la mesure où vous vous traitez de manière d'être, vous n'êtes qu'un pur chaos, vous vous êtes déjà réduit à l'état de pur chaos ». Vous comprenez ?

Et voilà que Spinoza va répondre, là il atteint une de ses limites, Spinoza, il n'aime pas qu'on le traite de chaos... [Rires] Il atteint un de ses limites, il va dire : « Non, surtout pas ». Vous avez peut-être raison sur tous les autres points, [143 :00] il dira à Blyenbergh -- d'ailleurs ça lui est égal, mais il y a un point sur lequel il ne peut pas lâcher, c'est que l'*Éthique* n'est pas une pure bénédiction du chaos, que au contraire, l'*Éthique* nous donne

le moyen de distinguer le bon et le mauvais ; ça il n'y renoncera pas -- et qu'il y a deux sortes d'actes, c'est-à-dire : des actes qui ont comme dominante de composer des rapports, et que ceux-là sont des actes bons, et des actes qui ont comme dominante de décomposer des rapports, et ceux-là sont des actes mauvais. Mais comment ?

Intervention d'un étudiant : Et par exemple si je vole un livre dans un supermarché, je compose un rapport, et le vol dans ce cas-là serait un acte positif dans la mesure où je compose un rapport ensuite avec le livre, qui est plus intéressant que le rapport que le livre avait avec le supermarché...

Deleuze : Spinoza dirait non, parce que [144 :00] le rapport du livre avec le supermarché qui en est le légitime propriétaire ne vaut pas seulement par la nature du supermarché et du directeur du supermarché, mais par la sainteté des rapports conventionnels, des rapports symboliques. C'est-à-dire, lorsque tu as fait cet acte, enfin lorsque quelqu'un a fait cet acte, [*Rires*] cet acte abominable de voler le livre [*Rires*], l'acte n'est abominable que dans la mesure où il consiste à détruire l'intégralité de tous les rapports symboliques. Parce qu'après si on te dit, « ben oui, tu as volé un livre, et après, hein, qu'est-ce que tu vas faire, après ? » C'est tous les rapports... Est-ce qu'il y a des rapports conventionnels que tu respectes, ou est-ce que c'est tous les rapports conventionnels que tu détruis ? Or il y a certains voleurs de livres qui, en volant un livre, détruisent l'ensemble de tous les rapports conventionnels. Il y en a même qui détruisent l'ensemble des rapports conventionnels et naturels. [145 :00] C'est pour eux qu'on a dit : qui vole un livre vole un œuf. [*Rires*] Voilà.

Alors nous en sommes à ceci exactement : comment Spinoza va-t-il maintenir sa position « il y a bien une distinction du bon et du mauvais » ? Voilà, essayez de vivre, jusqu'à la semaine prochaine...